



« De loin la meilleure biographie d'Alexandre I^{er} »

Steven Englund, Le Monde des livres

Flammarion

ALEXANDRE I er

Du tsar Alexandre I^{er}, son éternel rival, Napoléon en exil disait: «Il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. » Napoléon est bien mort à Sainte-Hélène, en 1821; mais Alexandre le suivit dans la tombe dès 1825, à l'âge de quarante-huit ans. Et sa disparition brutale, survenue dans des circonstances troublantes, ajouta encore au mystère de celui que ses contemporains appelaient le « sphinx ».

S'appuyant sur des archives jusque-là négligées et sur des documents inédits, cette biographie éclaire d'une lumière nouvelle

ancienne élève de l'École normale supérieure, est professeur d'histoire russe et soviétique à l'université Paris I-Sorbonne. Couronnée par

Marie-Pierre Rey,

l'Académie des sciences morales et politiques en 2009, sa biographie d'Alexandre ler vient d'être publiée en anglais et en russe.

le destin complexe d'Alexandre. Elle peint l'enfance du grandduc, couvée et régie par sa grandmère, Catherine II; elle décrit son accession brutale au trône en 1801, à l'âge de vingt-trois ans; les débuts brillants de son règne; et surtout son duel avec Napoléon, qui culmine avec l'invasion de la Russie par la Grande Armée et l'incendie de Moscou en 1812.

Sur l'échiquier titanesque qu'est alors l'Europe, le jeune tsar devient une pièce centrale.

La gloire, pourtant, Alexandre en est las : à mesure que les années passent, son salut le préoccupe toujours plus. Une obsession qui prend d'étranges chemins, puisqu'il envoie à Rome, peu de temps avant de mourir, un émissaire secret au pape Léon XII. L'enquête de sa biographe montre que la tentation catholique a bien effleuré le tsar Alexandre... Est-il vraiment mort, d'ailleurs, en 1825? Le doute subsiste...

GRANDES BIOGRAPHIES

ALEXANDRE Ier

Marie-Pierre Rey

ALEXANDRE Ier

Flammarion

Avertissement au lecteur

Durant la période tsariste, l'Empire russe vit au rythme du calendrier julien, en retard de onze jours au XVIIIe siècle, puis de douze au XIX^e siècle, par rapport au calendrier grégorien utilisé dans le reste de l'Europe. Pour éviter de recourir systématiquement à la double datation jugée fastidieuse, j'ai choisi, sauf rares exceptions précisées en note, de procéder de la manière suivante : toutes les dates se rapportant à l'histoire intérieure du règne d'Alexandre Ier sont données dans le calendrier julien qui servira donc de trame au récit. Les dates se rapportant à des événements internationaux (batailles, rencontres diplomatiques, signatures de traités...) souvent mieux connus du lecteur, sont également données dans le calendrier julien, mais elles font l'objet d'un appel de note mentionnant leur équivalence dans le calendrier grégorien. Enfin, dans le cas d'événements extérieurs à l'histoire russe (relations franco-britanniques ou francoprussiennes par exemple), les dates sont logiquement données dans le calendrier grégorien.

Pour faciliter la lecture de l'ouvrage, j'ai choisi de franciser les prénoms et les noms des personnages mentionnés dans le corps du texte, sans toucher à la graphie originelle telle qu'elle figure dans les ouvrages cités; en revanche ces mêmes noms figurent en translittération, selon la norme ISO 9: 1995, dans les appels de notes et en bibliographie. Les titres d'ouvrages écrits en cyrillique sont également donnés en translittération dans les notes et la bibliographie.

Sauf cas contraire faisant l'objet d'une note, les passages cités sont présentés dans leur langue originale. C'est d'ailleurs le privilège du lecteur francophone que de pouvoir apprécier la richesse et la beauté de la langue française alors en usage à la cour de Russie : la

correspondance d'Alexandre I^{er} comme celle de son épouse Élisabeth, de sa mère Maria Fiodorovna ou de sa grand-mère Catherine II, ont été largement rédigées en français. L'orthographe souvent fantaisiste des lettres, notamment de celles d'Alexandre, a été respectée. Dans le cas d'archives ou d'ouvrages écrits en russe ou en anglais, j'ai moi-même traduit les passages cités, et une note le mentionne.

Enfin tous les noms de lieux (villes, villages, régions...) sont donnés dans leur dénomination actuelle; ils font l'objet d'une note indiquant le nom en usage durant le règne d'Alexandre I^{er} lorsque ce nom a changé au cours des deux derniers siècles.

Introduction

Dans l'histoire de l'Empire russe, le tsar Alexandre I^{er} occupe une place très singulière. Rares sont en effet les grandes figures politiques à avoir suscité chez leurs contemporains autant de discours et de jugements contrastés. « Ange céleste¹ » aux yeux de l'impératrice Élisabeth, son épouse, doué d'un « esprit fin » et d'« une parfaite égalité de son humeur, qualité bien rare, bien précieuse dans un souverain, et qui prenait sa source dans la bonté de son âme² » pour la comtesse de Choiseul-Gouffier, il n'est qu'un « Hamlet couronné » pour Herzen, un « Talma³ du Nord », un « Grec du Bas-Empire, faux comme un jeton » et « têtu comme une mule » pour Napoléon⁴.

Si ses proches⁵ voient en lui un homme sincère, il est, en une formule talentueuse et assassine, dépeint par le Suédois Lagerbielke comme un monument de duplicité: « en politique, fin comme la tête d'une épingle; aigu comme la lame d'un rasoir et faux comme l'écume de mer⁶ ». Doté d'un « excellent cœur, mais peut-être un peu faible⁷ » pour l'envoyé militaire autrichien Stutterheim en poste à Saint-Pétersbourg, il est au contraire décrit par le marquis de Caulaincourt comme un homme de caractère: « On le croit faible, on se trompe. Sans doute il peut supporter beaucoup de contrariétés et dissimuler son mécontentement [...] mais il n'ira pas au-delà du cercle qu'il s'est tracé; celui-là est de fer et ne prêtera pas⁸. »

Par-delà leurs antinomies, ces perceptions attestent un fait indubitable : qu'il ait constitué un objet d'adulation ou de rancœur, qu'il ait cristallisé espérances, désirs ou dépits, Alexandre I^{er} est resté, en dépit d'un règne de près de vingt-cinq ans, un

personnage insaisissable, « un sphinx indéchiffrable jusqu'au tombeau⁹ », voire une énigme. Et sa disparition brutale, survenue dans des circonstances troublantes en 1825 alors que le tsar n'avait que quarante-huit ans, a encore ajouté à son mystère, nourrissant les rumeurs les plus extravagantes et divisant ses contemporains¹⁰.

Énigmatique de son vivant, Alexandre l'est également resté pour la postérité car, et ce n'est pas le moindre paradoxe du personnage, les très nombreuses études historiques dont le tsar a fait l'objet n'ont pas pour autant forgé de lui une image uniforme. Bien au contraire.

Dès le XIX^e siècle, plusieurs biographes soulignent les jugements contrastés dont il fait l'objet et la nécessité de les prendre en compte pour éclairer les contradictions du règne¹¹. Au tout début du XX^e siècle, la magistrale somme que lui consacre le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch insiste sur son caractère velléitaire¹², tandis que l'ouvrage rédigé peu après par l'historien polonais K. Waliszewski¹³ met l'accent sur sa duplicité et son goût de la dissimulation: tous deux participent ainsi à l'élaboration de la légende noire d'Alexandre I^{er}. Et pour nombre d'historiens tsaristes, c'est dans l'enfance¹⁴ du tsar – dans ces années difficiles où, idolâtré par sa grand-mère Catherine II, il est coupé de ses parents, le futur Paul I^{er} et son épouse Maria Fiodorovna – qu'il conviendrait de rechercher la source de cette prétendue « duplicité » et l'origine de son caractère velléitaire.

Plus récemment, les historiens qui, à partir de l'entre-deux-guerres et jusqu'à aujourd'hui, se sont intéressés à Alexandre I^{er}, ont eux aussi dressé des portraits contrastés offrant la part belle aux interprétations partiales et aux jugements péremptoires. De fait, si la plupart d'entre eux s'accordent à souligner le caractère secret, voire dissimulé, d'Alexandre, qu'ils perçoivent comme un « sphinx du nord¹⁵ », un tsar « énigmatique¹⁶ », « mystique¹⁷ », ou bien encore comme « un feu follet¹⁸ », leurs jugements se font plus polémiques dès lors que le politique entre en scène : « prince des illusions¹⁹ » pour Daria Olivier, le « tsar idéologue²⁰ » de Pierre Rain est perçu comme un banal autocrate par Michael Klimenko²¹, alors qu'il fait figure de « réformateur paternaliste »

INTRODUCTION

aux yeux d'Allen McConnell²², qu'il est pour l'historien russe Vladimir Fedorov un homme dur, dissimulé, « républicain en mots mais autocrate dans ses actes²³ » et qu'Alexandre Sakharov²⁴ le voit comme un homme d'une complexité extrême, déchiré voire paralysé par ses propres contradictions.

Dans ce contexte, s'atteler de nouveau à l'écriture d'une biographie d'Alexandre I^{er} peut sembler relever d'une gageure tant la cohérence du personnage paraît difficile à établir. Mais dans le même temps, l'importance cruciale du règne d'Alexandre pour l'histoire de la Russie et les changements de stature et de statut que le pays a connus au fil de ces vingt-cinq ans incitent l'historien à tenter de relever ce pari biographique²⁵.

De fait, la Russie connaît des changements majeurs durant le règne d'Alexandre. Sur le plan intérieur, des réformes d'inspiration libérale sont initialement entreprises, au premier plan desquelles on peut rappeler la réorganisation de l'administration centrale et la création de plusieurs universités, tandis qu'au contraire la seconde moitié du règne voit se mettre en place les terribles colonies militaires du comte Araktcheïev. À l'extérieur, menant une politique expansionniste très active, l'Empire russe parvient à incorporer la Finlande puis la Bessarabie, à s'étendre vers le Caucase et à prendre pied sur le continent américain tandis qu'au même moment, de conflits en paix armée, il s'arroge une place prédominante dans le concert des nations européennes. Mais c'est aussi sous le règne d'Alexandre I^{er} que la Russie tsariste connaît l'expérience la plus tragique de son histoire, marquée par l'invasion des armées napoléoniennes et l'incendie de Moscou, sa capitale sacrée, en 1812. Or, dans chacun de ces épisodes, le rôle d'Alexandre, ses choix, son approche, ses perceptions ont été déterminants, tant du fait de la nature autocratique du pouvoir impérial que de la personnalité complexe de l'empereur.

C'est donc pour mieux appréhender et comprendre ces vingtcinq années cruciales que j'ai choisi de raconter la vie d'Alexandre I^{er}, en m'appuyant sur la volumineuse bibliographie existante et en recourant à un corpus archivistique et documentaire conséquent et varié. Car, au fil de mes lectures, il m'est apparu que nombre des travaux consacrés à l'empereur Alexandre ne faisaient que moderniser des travaux préexistants qui

eux-mêmes n'avaient fait que reprendre des écrits antérieurs sans pour autant s'appuyer sur des sources archivistiques directes... Cette excessive confiance placée dans les écrits antérieurs a contribué à reproduire et à amplifier certaines affirmations, voire certains poncifs sur la personnalité et le règne d'Alexandre, sans que leur pertinence ait été à un quelconque moment analysée et a fortiori contestée. Pour éviter de tomber dans ce travers, il était essentiel de revenir à des sources documentaires directes, contemporaines du règne d'Alexandre.

Pour ce faire, j'ai tout d'abord eu recours aux archives de l'État impérial russe, c'est-à-dire en premier lieu aux fonds personnels des Romanov – dont celui d'Alexandre I^{er 26} – et au très précieux fonds des manuscrits de la bibliothèque du palais d'Hiver. Ces fonds recèlent des documents qui ont été écrits en français – pour la majorité d'entre eux – ou en russe. J'ai également consulté les archives diplomatiques de plusieurs États européens – français, anglais, pontifical – et j'ai enrichi la lecture de ces documents publics par la consultation d'archives privées, émanant de grandes familles nobles russes, polonaises et italiennes ainsi que par la consultation de sources ecclésiastiques, dont les archives de la compagnie de Jésus²⁷.

Ces documents ont été utilement éclairés par la prise en compte des correspondances, témoignages et mémoires nombreux et souvent précis émanant des proches d'Alexandre - sa grand-mère Catherine II, son épouse Élisabeth, ses différents précepteurs, ainsi que des hommes d'État, militaires, diplomates, courtisans, artistes, hommes et femmes de lettres qui ont été amenés à le côtoyer et à le servir ou, au contraire, à s'opposer à lui et à le combattre. En dépit de leur polyphonie et de leurs contrastes, voire de leurs contradictions, ces sources m'ont aidée à mieux saisir la personnalité d'Alexandre Ier, à dégager certains aspects de son règne jusque-là peu explorés – le rôle clé joué par son précepteur républicain, ses relations avec sa mère, l'éclectisme de ses convictions religieuses -, ainsi qu'à apporter des éléments entièrement nouveaux sur son duel avec Napoléon, son rêve européen et son désir de procéder à la fusion des Églises d'Orient et d'Occident...

INTRODUCTION

Enfin, il m'a paru essentiel de faire entendre au lecteur la voix d'Alexandre I^{er}, c'est-à-dire de m'appuyer le plus largement possible sur ses écrits privés et publics et sur sa précieuse correspondance²⁸. Tour à tour grave et légère, spontanée et retenue, intime et publique, cette riche correspondance, combinée aux autres sources, m'a permis de lever un peu du mystère du tsar et d'éclairer l'étrange jugement formulé par Napoléon qui, déchu à Sainte-Hélène, déclarait à Las Cases :

Pour l'empereur de Russie, c'est un homme infiniment supérieur à tout cela : il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant ; mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est un vrai Grec du Bas-Empire. [...] Peut-être aussi me mystifiait-il ; car il est fin, faux, adroit ; il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe²⁹.

Prologue

Le meurtre de Paul I^{er}, nuit du 11 au 12 mars 1801

Au matin du 12 mars 1801, lors de sa première sortie officielle en tant qu'empereur, Alexandre I^{er}, alors âgé de vingt-trois ans, offre aux courtisans réunis au palais d'Hiver l'étrange image d'un homme hagard, dévasté de chagrin :

Le nouvel empereur s'avançait lentement, ses genoux semblaient fléchir, ses cheveux étaient en désordre, ses yeux gonflés de larmes ; il regardait tout droit devant lui, inclinant rarement la tête comme pour saluer ; toute son attitude, sa démarche étaient celles d'un homme terrassé par la douleur et brisé par la fatalité qui s'était abattue sur lui³⁰.

Cette souffrance et cette tristesse vont de pair avec un profond remords. Rentré en Russie au printemps 1801 après en avoir été chassé par Paul I^{er}, le prince polonais Adam Czartoryski, ami de jeunesse d'Alexandre, s'entend dire par le nouveau souverain:

« Si vous aviez été ici, ajouta-t-il, rien de tout cela ne serait arrivé, vous ayant auprès de moi, jamais je n'aurais été entraîné de la sorte. » Alors il me parla de la mort de son père avec une expression de douleur et de remords inexprimable.

Ce triste et funeste événement fut entre nous pendant quelque temps un sujet fréquent de conversation³¹.

Et plus loin:

À mes exhortations, aux paroles d'encouragement et d'espoir que je lui adressais, il répondait : « Non, c'est impossible, il n'y a pas de remède à cela ; je dois souffrir ; comment voulez-vous que je cesse de souffrir ? Cela ne peut changer. » [...]

Quand la conversation était parfois ramenée sur ce triste sujet, l'empereur Alexandre me répétait encore souvent les détails du projet qu'il avait formé d'établir son père dans le palais Saint-Michel, et de lui procurer ensuite, selon les possibilités, la jouissance des résidences impériales à la campagne. « Mais, disait-il, le palais Saint-Michel était son habitation favorite, il s'y serait bien trouvé. Il aurait eu tout le jardin d'hiver à sa disposition pour s'y promener, y monter à cheval³². »

Pourquoi ce sentiment de culpabilité ? Que s'est-il donc passé dans la nuit du 11 au 12 mars ?

La tragédie qui se déroula alors dans le sinistre palais Michel, où la famille impériale s'était installée depuis un mois à peine³³, fut si confuse et si désordonnée que les récits divergent, voire se contredisent. Et, faute de pouvoir établir avec certitude les circonstances exactes de la mort de Paul I^{er 34}, on en est réduit à n'en reconstituer qu'à grands traits le scénario.

Vers une heure du matin, brutalement tiré de son sommeil par un groupe d'officiers passablement éméchés qui ont réussi à pénétrer dans ses appartements à l'insu de sa garde rapprochée et de son valet, l'empereur n'a que le temps de trouver refuge derrière un paravent de sa chambre. Rapidement débusqué de sa piètre cachette, il tente alors, malgré sa peur, de s'opposer aux intrus en refusant énergiquement l'abdication qu'ils le somment d'accepter. Agacés par ce refus, les officiers molestent le tsar et, à la faveur de l'obscurité qui règne dans la pièce, ils l'étranglent avant que l'un d'eux ne lui porte un ultime coup. Dans le manuscrit rédigé en 1826 à partir des témoignages que les conspirateurs lui avaient livrés quelques années après la mort de Paul I^{er}, le comte de Langeron, émigré français passé au service de la Russie, écrivait ainsi:

Les assassins n'avaient ni corde ni serviette pour l'étrangler. Kariatkine, m'a-t-on dit, donna son écharpe : ce fut par elle que Paul périt : on ne sait à qui donner l'horrible honneur de sa fin cruelle ; tous les conjurés y participèrent, mais il paraît que ce furent le prince Iachvil et Katarinov qui furent les plus chargés de la responsabilité de ce crime affreux. Il paraît que Nicolas Zoubov, espèce de boucher, cruel et devenu audacieux par le vin dont il s'était gorgé, lui donna un coup de poing dans la figure, et comme il tenait dans sa main une tabatière d'or, un des coins aigus de cette tabatière carrée blessa l'empereur sous l'œil gauche³⁵.

PROLOGUE

Confusion et ambiguïté dominent également le récit que donna de ces événements le fils cadet de l'empereur, Constantin :

Je ne me doutais de rien et je dormais comme on dort à vingt ans. Platon Zouboy, [le dernier favori de Catherine et l'un des principaux instigateurs du complot], ivre, entre dans la chambre en faisant beaucoup de bruit (déjà il y avait une heure que mon père n'existait plus). Zoubov tira brutalement ma couverture et me dit insolemment : « Allons, levez-vous, allez chez l'empereur Alexandre, il vous attend. » Vous pouvez imaginer combien je fus étonné et même effrayé de ces mots. Je regarde Zoubov, j'étais encore à moitié endormi et je croyais rêver. Platon me tire rudement par le bras pour me faire lever ; je passe un pantalon, mais surtout, je mets des bottines et je suis machinalement Zoubov ; j'eus cependant la précaution de prendre mon sabre polonais, celui que m'a donné le Prince Loubominski à Rovno pour me défendre en cas qu'on en voulut à ma vie, car je ne concevais point ce qui pouvait s'être passé. J'arrive dans l'antichambre de mon frère; j'y vois une foule d'officiers très bruyants, très échauffés et Ouvarov ivre comme eux et assis sur une table de marbre. les jambes pendantes.

J'entre dans le salon de mon frère, je le trouve étendu sur un canapé et fondant en larmes ainsi que l'impératrice Élisabeth; ce ne fut qu'alors que j'appris l'assassinat de mon père; je fus tellement abasourdi de ce coup que je crus d'abord que c'était un complot du dehors contre nous tous³⁶.

Pourtant, si la confusion et le désordre ont bien été de mise lors de l'exécution du coup de force, le complot n'a pas vu le jour dans l'improvisation. Et c'est, au contraire, au terme d'une machination soigneusement conçue et préparée de longue date que Paul a trouvé la mort.

Dès 1798-1799, la cour de Russie bruisse de rumeurs d'assassinat et, dans l'entourage immédiat du tsar, une opposition commence à se structurer autour du comte Nikita Petrovitch Panine.

Vice-chancelier et neveu de l'ancien chancelier de Catherine II, ami d'enfance de Paul, Panine professe des convictions libérales et anglophiles qu'il partage avec l'amiral Ribas, les frères Zoubov et leur sœur Olga Jerebtsova, alors maîtresse de l'ambassadeur britannique Lord Whitworth. Profondément inquiet de l'évolution du régime qu'ils perçoivent comme de plus en plus despotique et dangereusement anglophobe, le petit groupe, qui se

réunit fréquemment chez Olga Jerebtsova, conçoit peu à peu le projet de déposer le tsar sans effusion de sang, au profit de son fils Alexandre qui serait proclamé régent. Il s'agirait donc de mettre en œuvre une révolution de palais pacifique. Mais le projet reste vague. Or, au printemps 1800, les frères Zoubov et leur sœur, qui ont servi Catherine II et incarnent donc aux yeux de Paul une période qu'il hait et qu'il estime révolue, sont écartés de Saint-Pétersbourg; peu de temps après, le 27 mai 1800, Lord Whitworth, victime de la crise que traversent alors les relations russo-anglaises, est contraint de quitter le pays. À cette date, le projet de complot paraît donc compromis mais Panine n'y renonce pas, comme s'en fait l'écho, à mots à peine couverts, la lettre que lui adresse Lord Whitworth à la veille de son départ:

Mais comment exprimer à l'ami que j'aime, que je respecte, toute la douleur que je ressens en me séparant de lui. Recevez, mon cher comte, les adieus [sic] d'un homme qui vous est tendrement attaché. Pensez à moi, comme je penserai bien souvent à vous. La dernière prière que je vous ferai est pour vous exhorter au courage, à la patience, à la résignation. Pensez combien dépend de vous dans des circonstances si critiques. Tant que vous êtes consacrés [sic] à la cause, je ne perdrai pas tout espoir, et je me laisserai aller à la bonne espérance de vous revoir [...]³⁷

C'est aussi à ce moment que Panine commence à approcher Alexandre. Il tente, sans y parvenir encore, d'obtenir, lors d'une rencontre secrète aux bains, le consentement tacite du tsarévitch à son projet. Et il s'engage parallèlement dans la préparation matérielle de ses plans avec le soutien financier de Lord Whitworth. Car, de fait, les archives britanniques attestent bel et bien qu'en mai 1800, Lord Whitworth a emprunté et dépensé la somme de 40 000 roubles, « nécessaire à l'achèvement de ma mission » et « en accord avec les services secrets de Sa Majesté », dira-t-il par la suite³⁸. Dans son méticuleux article consacré à l'affaire³⁹, l'historien James Kenney estime qu'une grande partie de cette somme a sans doute été consacrée à soudoyer des individus proches de Paul: ainsi, Koutaïssov, son barbier et confident, aurait été stipendié afin d'obtenir de l'empereur le retour des Zoubov à Saint-Pétersbourg. De ces archives britanniques, il ressort que le Foreign Office n'a sans doute pas été le commanditaire direct du meurtre mais qu'en revanche, les

PROLOGUE

services secrets britanniques, informés de ce qui se tramait, ont laissé toute initiative à Whitworth: rentré à Londres en mai 1800, soit près de dix mois avant la mise en œuvre effective du complot, celui-ci ne pouvait être accusé de rien.

En novembre 1800, Panine disgracié est, à son tour, contraint de quitter Saint-Pétersbourg et c'est désormais le comte Pierre Alexeïevitch Pahlen, cousin éloigné de Panine et gouverneur général de Saint-Pétersbourg qui, de plus en plus opposé à la politique anglophobe menée par Paul, va assurer l'organisation pratique du complot, aidé en cela par les fonds généreux d'origine britannique mis à sa disposition par Panine.

Habilement, Pahlen commence par travailler l'armée, en particulier les régiments de la Garde, en distillant plusieurs mois durant des insinuations et des critiques sur le despotisme et l'arbitraire du tsar⁴⁰; puis, méthodiquement, il organise le coup de force :

Je voulais être secondé par des gens plus solides que toute cette tourbe de freluquets⁴¹, je voulais m'appuyer sur des amis dont l'énergie et le courage m'étaient connus. Je voulais avoir les Zoubov et Bennigsen, mais comment les faire revenir à Pétersbourg? Ils étaient disgraciés, éloignés, je n'avais aucun prétexte pour faire lever leur exil⁴².

Usant de son crédit auprès de l'empereur et des fonds que lui a remis Panine pour soudoyer Koutaïssov et d'autres, Pahlen arrache à Paul Ier une amnistie qui permet à plusieurs centaines d'officiers bannis de rentrer dans la capitale; c'est parmi ces mécontents humiliés que le comte va recruter ses complices, en l'occurrence une soixantaine de personnes parmi lesquels le général Bennigsen, les trois frères Zoubov, le général Talyzine, commandant du régiment Préobrajenski, le général Ouvarov, commandant des chevaliers-gardes et le prince géorgien Iachvil. Bien qu'apprécié par Paul Ier qui, le 18 février 1801, le nomme directeur général des Postes et deux jours plus tard, président du conseil des Affaires étrangères, Pahlen reste fidèle au plan qu'il s'est fixé; toutefois, pour le mener à son terme, il lui faut obtenir sinon le soutien du grand-duc Alexandre, du moins sa tacite approbation. Et c'est à cette tâche qu'il s'emploie bientôt, tout en promettant à Alexandre que son père aurait la vie sauve :

Depuis plus de six mois, mes projets étaient arrêtés sur la nécessité de renverser l'empereur Paul du trône; mais il me paraissait impossible (et ce l'était en effet) d'y parvenir sans avoir le consentement et même la coopération du grand-duc Alexandre, ou au moins, sans l'en prévenir. Je le sondai sur cet objet, mais d'abord légèrement, vaguement, et en me contentant de jeter quelques mots sur les dangers du caractère de son père. Alexandre m'écoutait, soupirait et ne répondait rien.

Ce n'était pas ce que je voulais : je me décidai enfin à rompre la glace et à lui dire ouvertement et franchement ce qu'il me paraissait indispensable de faire. Alexandre, d'abord, parut révolté de mon projet : il me dit qu'il ne se dissimulait pas ni les dangers de l'Empire ni les siens propres, mais qu'il était résigné à tout souffrir et décidé à ne rien entreprendre contre son père.

Je ne me rebutai pas, et à force de renouveler mes instances, à force de lui faire sentir l'indispensable nécessité d'un changement que chaque jour une nouvelle folie rendait plus indispensable, à force de le flatter ou de l'effrayer sur son propre avenir, en lui présentant l'alternative du trône ou d'un cachot et peut-être de la mort, je parvins à ébranler sa piété filiale et même à le décider à un dénouement dont lui-même ne pouvait se dissimuler l'urgence.

Mais je dois à la vérité de dire que le grand-duc Alexandre ne consentit à rien avant d'avoir exigé de moi la parole la plus sacrée que l'on n'attenterait point aux jours de son père : je la donnai ; je n'étais pas assez dépourvu de sens pour m'engager intérieurement à une chose impossible ; mais il fallait calmer les scrupules de mon futur souverain et je flattai ses intentions, bien assuré qu'elles ne sauraient être remplies. Je savais parfaitement qu'il faut achever une révolution ou ne pas l'entreprendre et que si Paul Ier ne cessait pas d'exister, les portes de sa prison seraient bientôt ouvertes, la réaction la plus affreuse aurait lieu et le sang des innocents comme celui des coupables inonderait bientôt la capitale et les Provinces. On avait donné à l'empereur quelques soupçons sur mes liaisons avec le grand-duc Alexandre. Nous ne l'ignorions pas ; je ne pouvais paraître chez ce jeune Prince, nous n'osions nous parler longtemps de suite, malgré les relations que nos places nous donnaient; c'est donc par des billets (chose, je l'avoue imprudente et dangereuse mais indispensable) que nous nous communiquions nos pensées et les arrangements nécessaires à prendre : ces billets étaient remis au comte Panine ; le grand-duc Alexandre y répondait par d'autres billets que Panine me remettait; nous les lisions, nous y répondions et nous les brûlions sur le champ⁴³.

Désormais sûr de l'approbation d'Alexandre, Pahlen envisage de passer à l'action à la fin du mois de mars, mais les circonstances le contraignent à avancer le dénouement. Le 7 mars, à sept heures

PROLOGUE

du matin, il est en effet convoqué par le tsar : ce dernier vient d'apprendre qu'un complot se trame contre lui et que Pahlen en est l'instigateur. Faisant preuve de présence d'esprit et de sangfroid, Pahlen rétorque alors avec aplomb que s'il est bien, de fait, dans la conspiration, c'est pour mieux la contrôler et la désamorcer le moment venu. Et Pahlen de livrer à Paul Ier la liste des conjurés en y ajoutant les noms des grands-ducs Alexandre et Constantin et celui de l'impératrice Maria Fiodorovna. Rassuré sur les intentions du gouverneur général et sur sa loyauté à son égard, Paul signe alors des ordres d'arrestation visant les trois « conjurés » et les remet à Pahlen en l'autorisant à s'en servir lorsque ce dernier le jugera bon. Muni de ces documents, Pahlen informe aussitôt Alexandre de la menace imminente qui pèse sur lui et sur les siens et le convainc ainsi qu'il est temps d'agir. Alexandre arrête alors la date du complot à la nuit du 11 au 12 mars car la garde extérieure du château doit ce soir-là être assurée par le troisième bataillon du régiment Sémionovski « dont il était plus sûr que des deux autres⁴⁴ »; mais, une nouvelle fois, il exhorte Pahlen à épargner la vie de son père.

Dès lors, les événements se précipitent. Tandis que le 11 mars au soir, Paul de nouveau soupçonneux fait mettre Alexandre et Constantin aux arrêts dans leur chambre et leur interdit de sortir du château, les conjurés se retrouvent à vingt-trois heures dans l'appartement du général Talyzine situé dans une aile de la caserne du régime Préobrajenski; une heure plus tard, ils se mettent en ordre de marche en direction du château Michel dont les lourdes murailles, les douves et le pont-levis paraissent comme les souvenirs d'un temps révolu. Un premier groupe est dirigé par Pahlen, le second par Bennigsen et Platon Zoubov. Comme Pahlen s'attarde volontairement pour éviter de jouer le moindre rôle direct au moment clé, ce sont Bennigsen et Platon Zoubov qui parviendront les premiers jusqu'à l'appartement du tsar et porteront donc la responsabilité directe de la mort de Paul.

Ne doutant plus de l'issue favorable du coup de force, Pahlen reprend rapidement la direction des opérations car il s'inquiète de l'attitude des hommes de troupe dont beaucoup étaient profondément attachés à Paul ; c'est lui qui annonce donc la sinistre

nouvelle à Alexandre et assène au jeune homme qui s'effondre en pleurs, un brutal « C'est assez de faire l'enfant. Allez régner. Venez vous montrer aux gardes⁴⁵! » avant de l'entraîner vers les régiments de la Garde rassemblés dans la cour intérieure du château Michel.

Devant eux, le nouvel empereur fait alors sa première déclaration publique. Précisant que son père est mort d'une attaque d'apoplexie, il affirme sa volonté de poursuivre l'œuvre de sa grand-mère. Le 12 mars au petit jour, c'est donc sous les auspices de Catherine II que le jeune Alexandre I^{er} choisit de placer les débuts de son règne.

Plusieurs biographes d'Alexandre se sont intéressés à son implication dans le complot qui a coûté la vie à Paul I^{er} et leurs analyses divergent. Pour certains, qui se réfèrent au témoignage de Pahlen, la complicité d'Alexandre fut essentiellement passive : le tsarévitch n'aurait pas souhaité la disparition de son père mais seulement sa déposition. Pour d'autres, Paul n'aurait jamais abdiqué de son plein gré et du reste, la nature de son pouvoir autocratique reçu de Dieu empêchait toute renonciation au trône; en outre, il bénéficiait d'une large popularité au sein de l'armée. Dès lors l'issue fatale était inévitable⁴⁶, ce dont au fond de lui-même Alexandre aurait été parfaitement conscient⁴⁷. À l'analyse, il semble toujours difficile, aujourd'hui, de trancher ce débat : certes, le fait qu'Alexandre ait craint pour sa vie et que les errements de son père l'aient peu à peu ancré dans l'idée qu'il était de sa responsabilité morale et politique de s'emparer du trône par la force ne fait aucun doute et en ce sens, sa responsabilité fut entière; en revanche, il reste impossible d'établir si Alexandre a sincèrement espéré que son père aurait la vie sauve, ou s'il a cherché à s'en persuader afin de s'exonérer de toute faute.

Quoi qu'il en soit et quel qu'ait été ce degré d'implication, il importe de souligner qu'un profond sentiment de culpabilité ne cessera de hanter Alexandre jusqu'à la fin de ses jours. Son épouse Élisabeth le pressent dès la nuit du drame, lorsqu'elle écrit alors à sa mère : « Le Grand-Duc Alexandre, empereur aujourd'hui,

PROLOGUE

était anéanti absolument par la mort de son père, par la manière dont il est mort ; son âme sensible en restera à jamais déchirée⁴⁸. »

Le temps ne parviendra jamais à apaiser le sentiment de la faute irréparablement commise : le parricide et le tsaricide, deux péchés au regard de la loi de Dieu. Qu'ils aient été cautionnés consciemment ou inconsciemment, leur souvenir devait à jamais rester pour Alexandre Ier une blessure ouverte. Or l'ampleur même de ce sentiment de culpabilité et son impact durable sur le comportement du tsar invitent l'historien à s'interroger précisément sur les mobiles d'Alexandre lors du drame de mars 1801: pourquoi et comment ce prince de vingt-trois ans, doux et timide, qui confessera lui-même bien des années plus tard qu'il a « toujours été embarrassé de paraître en public⁴⁹ », se décida-t-il ou fut-il amené à endosser l'habit et le rôle d'un parricide et d'« un Hamlet couronné⁵⁰ » ? L'ambition, le goût du pouvoir, le cynisme, la haine furent-ils à l'œuvre? Ou doit-on prendre en compte un faisceau de circonstances plus complexes et plus subtiles? Les réponses, au moins en partie, sont à rechercher dans l'enfance et l'adolescence d'Alexandre.



L'enfance et la jeunesse d'un empereur 1777-1801



1

Monsieur Alexandre et la Grande Catherine

Connaissez-vous Monsieur Alexandre? Allez-vous souvent à Versailles? Vous connaissez ou vous ne connaissez pas les commis des commis de Monsieur Alexandre? Du moins de ce Monsieur Alexandre dont il est tant question dans L'Ingénu. Mais je parie que vous ne connaissez point du tout Monsieur Alexandre, du moins celui dont je m'en vais vous parler. Ce n'est point du tout d'Alexandre le Grand, mais d'un tout petit Alexandre qui vient de naître le 12 de ce mois à dix heures trois quarts du matin. Tout cela veut dire que la grande-duchesse vient d'accoucher d'un fils qui, en l'honneur de Saint Alexandre Nevski, a reçu le nom pompeux d'Alexandre, et que j'appelle, moi, Monsieur Alexandre, parce qu'il se mêle de vivre, sans faute; avec le temps ses commis auront des commis. Voyez un peu ce que c'est que les prophéties prévoyantes et les commèreries des grand'mères. [...] Mon Dieu, que deviendra cet enfant? [...] Je me console avec Bayle et le père de Tristram Shandy, qui était d'avis qu'un nom influait sur la chose; morgué, celui-ci est illustre; il y a eu des matadors qui le portaient, pourvu que les as ne soient pas passés à cette bande-là. Les exemples de famille y font-ils quelque chose, qu'en pensez-vous? Le choix embarrasse quelquefois. Les exemples n'y font rien; au dire de l'évangile du vénérable pasteur Wagner, c'est le naturel qui fait tout; mais où le chercher, celui-là? Est-ce au fond du sac de la bonne constitution? [...] C'est dommage que les fées ont passé de mode; elles vous donnaient un enfant de tout ce qu'on voulait; moi je leur aurais donné de beaux présents et je leur aurais chuchoté à l'oreille : mesdames, du naturel, un tantinet de naturel, et l'expérience fera à peu près le reste. Adieu. Portez-vous bien¹.

Le 14 décembre 1777, c'est par ces mots enjoués et pleins de verve que l'impératrice Catherine II annonce au baron allemand Grimm la venue au monde de son premier petit-fils. Installé à

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN EMPEREUR

Paris, Frédéric-Melchior Grimm est l'auteur d'une « correspondance littéraire » qu'il diffuse à une quinzaine d'exemplaires seulement auprès des rois et princes désireux d'être au fait de la vie culturelle parisienne; soucieuse de promouvoir d'elle l'image d'un monarque éclairé, Catherine s'y est abonnée². En 1773, Grimm s'est rendu à Saint-Pétersbourg à l'invitation de la tsarine et, dès son retour à Paris, stipendié par l'impératrice, il a noué avec elle une correspondance. Régulière, poursuivie pendant plus de vingt ans, variée par les thèmes qu'elle aborde – Grimm se fait à la fois confident, informateur, agent culturel autant que d'influence –, cette correspondance constitue une source précieuse pour saisir la psychologie et l'intimité de Catherine II. De fait, la lettre par laquelle l'impératrice fait part de la naissance d'Alexandre atteste sa joie mais aussi l'inquiétude qui l'habite alors : « Mon Dieu, que deviendra cet enfant ? », écrit-elle.

Le 12 décembre, 201 coups de canon sont tirés de la citadelle Pierre-et-Paul et de celle de l'Amirauté; on célèbre un *Te Deum* dans la grande chapelle du palais. Le 20, l'enfant est baptisé à la grande chapelle du palais d'Hiver, par le père Jean Panfilov, confesseur de l'impératrice. Paul a choisi de prénommer son fils Alexandre en l'honneur d'Alexandre Nevski, saint patron de Saint-Pétersbourg; Catherine, marraine du nouveau-né, a obtenu de l'empereur d'Autriche Joseph II et du roi de Prusse Frédéric II, qu'ils soient les parrains de son petit-fils bien qu'ils n'assistent pas à la cérémonie: pour la tsarine, rien n'est trop solennel ni trop prestigieux pour saluer la naissance d'un futur empereur de toutes les Russies dont le règne, à ses yeux, ne pourra s'inscrire que dans la continuité du sien.

À la naissance d'Alexandre, Catherine II est âgée de quarantehuit ans. Elle règne depuis le 28 juin 1762, date du coup de force militaire qui a conduit à la déposition et à l'assassinat du tsar Pierre III son mari, et l'a élevée, elle, l'ancienne petite princesse allemande Sophie d'Anhalt-Zerbst, au trône impérial. En quinze ans de règne, Catherine a contribué à une affirmation sensible de la puissance russe et à des changements d'envergure sur le plan interne ; mais le bilan de l'œuvre accomplie en 1777 est mitigé. Si elle se veut alors une souveraine éclairée, Catherine

MONSIEUR ALEXANDRE ET LA GRANDE CATHERINE

n'en demeure pas moins attachée à la nature autocratique d'un pouvoir dont elle tient volontairement son fils éloigné.

L'Empire russe en 1777: puissance et modernisation

Dès 1762, Catherine inscrit son action dans le sillage de Pierre le Grand et affirme sa volonté de poursuivre l'œuvre engagée en menant, à l'extérieur des frontières, une intense activité diplomatique et militaire, à l'intérieur, une œuvre de réforme et de modernisation.

Sur le plan diplomatique, Catherine II a eu à cœur d'assurer à l'Empire russe une place de choix dans les affaires européennes. À ses yeux, ce dernier doit participer au concert des nations, à l'égal de l'Angleterre, de la France, de l'Autriche ou de la Prusse, voire tenter d'assurer sa prédominance sur le continent. Pour ce faire, dès 1763, Catherine confie à Nikita Panine, placé à la tête du Collège des Affaires étrangères, la direction de la diplomatie russe. Avec le soutien de William Pitt, le Premier ministre britannique, Panine ne tarde pas à promouvoir et à mettre en œuvre « le système du Nord », c'est-à-dire l'union de la Russie, de la Prusse, de l'Angleterre et du Danemark dirigée contre celle des Bourbons, constituée par les États catholiques, France, Espagne et Autriche.

Ce choix s'explique largement par les visées expansionnistes de Catherine : désireuse d'étendre les frontières méridionales de la Russie jusqu'à la mer Noire, c'est-à-dire au détriment d'un Empire ottoman allié de la France, il lui faut de solides appuis sur la scène internationale. Et c'est forte du système du Nord que la Russie débute en 1768 un conflit armé avec la Sublime Porte. Six ans plus tard, en 1774, ce conflit conduit à la signature de l'avantageux traité de Kutchuk-Kaïnardji. Le traité accorde à l'Empire russe des gains territoriaux importants : il l'autorise notamment à prendre pied sur les rives septentrionales de la mer Noire, à annexer le port de Kertch et à déclarer le khanat de Crimée indépendant de l'Empire ottoman ; en outre, il donne à l'Empire russe des avantages économiques non négligeables puisque ce dernier acquiert pour ses navires marchands le droit

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN EMPEREUR

de libre circulation en mer Noire et dans les détroits ; enfin, sur le plan politique, si les provinces de Moldavie et de Valachie restent pour l'heure des possessions ottomanes, la Russie obtient un droit de regard sur le sort réservé aux chrétiens de la Sublime Porte. Cette dernière disposition est fondamentale : elle confère en effet à l'État russe un immense prestige international en faisant de lui le protecteur des peuples chrétiens « prisonniers en terre impie ».

L'expansionnisme russe en Europe s'est également exercé aux dépens de la Pologne. Là, il s'agissait de profiter de l'affaiblissement de l'État en proie à un profond processus de décomposition, pour se réapproprier des terres qui avaient autrefois fait partie de la Russie kiévienne. En 1772, le premier partage – il y en aura trois – opéré par l'Autriche, la Prusse et la Russie aboutit à amputer la Pologne d'un tiers de son territoire et de sa population : l'Empire russe acquiert alors les régions de Polotsk, Vitebsk et Moguilev, ainsi qu'une partie de la Lituanie ; le tout représente 1,3 million de personnes et 85 000 km², ce qui élargit substantiellement le territoire impérial.

Si ces agrandissements territoriaux témoignent pour Catherine II de l'influence croissante de la Russie, ils ne suffisent pas à faire d'elle une grande puissance, d'où l'œuvre de modernisation politique et économique que la tsarine entreprend dès les premières années de son règne.

Cette entreprise, de toute évidence, n'est pas aisée : d'abord parce que, confrontée à des traumatismes successifs comme le joug mongol, la terreur du règne d'Ivan IV et le schisme³ religieux des années 1660, la Russie est restée à l'écart des grands courants de pensée – la Renaissance, l'humanisme et la Réforme – qui ont enrichi l'Europe ; à ce titre, elle fait figure de « paria » sur la scène culturelle européenne. Et plus encore, parce que la structure de la société russe présente de profonds archaïsmes. Avec sa noblesse de service docile et peu encline à prendre des initiatives, son clergé souvent illettré, incapable de jouer le rôle de relais culturel qu'il remplit à l'époque en Europe occidentale, et sa masse paysanne asservie et analphabète, la société russe du milieu du XVIIIe siècle paraît bien réfractaire à toute évolution.

MONSIEUR ALEXANDRE ET LA GRANDE CATHERINE

Consciente de l'ampleur de ces difficultés, Catherine II recourt, afin de promouvoir la modernisation profonde et globale à laquelle elle aspire, à des mesures moins coercitives qu'incitatives.

Certes, comme sous le règne de Pierre le Grand, il revient toujours à l'État autocratique, incarné par une impératrice attachée à ses prérogatives, d'engager lui-même des réformes pour permettre cette modernisation politique, sociale, économique et culturelle. En 1764, désirant lancer une vaste réforme de la législation en vigueur, Catherine II publie une Instruction pour la Commission législative, ou Nakaz, qui vise à encadrer les travaux de la future Commission des lois. Dans ce long texte largement inspiré de L'Esprit des Lois de Montesquieu et du Traité des délits et des peines de Beccaria qu'elle plagie sans vergogne, elle se prononce sur des points très concrets, appelant, par exemple, à la suppression de la torture. Toutefois, en dépit de ces ambitions initiales, le destin de la Commission sera décevant : chargée de réfléchir aux réformes à apporter à la législation en vigueur, la Commission ne siégera qu'entre 1767 et 1768 et elle n'aura pas de résultats concrets⁴. En revanche, plus aboutie sera la réforme de l'administration provinciale qui, lancée entre 1764 et 1775, parvient à mettre sur pied une organisation plus uniforme, plus efficace et plus soucieuse du bien-être des sujets de l'Empire. De même, la Charte de la Noblesse qu'elle édicte le 21 avril 1785. vise à conforter la noblesse dans ses droits, tout en cherchant à faire de cette dernière l'acteur privilégié d'une certaine forme de modernisation politique. Exemptés d'impôts et de tout châtiment corporel, les nobles sont libres d'entrer ou non au service de l'État et ils sont autorisés à élire des assemblées provinciales ayant le droit de faire part de leurs requêtes aux gouverneurs. En parallèle, pour encourager la modernisation du pays, Catherine II s'est inspirée des écrits d'économistes libéraux anglais pour favoriser les initiatives privées et la liberté des échanges : en octobre 1762, un oukase lève les monopoles qui portaient sur les activités industrielles et commerciales, autorise désormais tout individu, à l'exception des habitants de Moscou et de Saint-Pétersbourg, à devenir « entrepreneur » et permet à des milliers de paysans d'État⁵ de se lancer dans la production artisanale de textiles, de

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN EMPEREUR

cuirs et de poteries. Soucieuse d'obtenir des succès rapides dans son entreprise de modernisation, l'impératrice recourt par ailleurs au savoir-faire d'Européens compétents qu'elle attire en Russie en les rémunérant généreusement : l'on peut rappeler le cas de l'amiral anglais Knowles qui fut invité à titre d'expert à participer à la modernisation de la flotte russe. Mais – ce dernier point est très intéressant –, cet appel aux compétences des Européens ne se limite pas aux élites, puisque l'État impérial facilite aussi une immigration massive de paysans libres venus d'Europe centrale. Attirés par des conditions fiscales, financières et juridiques particulièrement avantageuses, plusieurs milliers d'Allemands viennent coloniser le bassin de la Volga et faire des terres noires de Russie méridionale les futurs greniers à blé de l'Empire.

Enfin, pour donner à la Russie le rayonnement qui devra être le sien, l'impératrice a le souci d'ouvrir culturellement, artistiquement et intellectuellement son empire sur l'Europe.

Désireuse de promouvoir une ouverture rapide de la Russie à l'Europe des Lumières, Catherine II entreprend très tôt de faciliter la diffusion des idées venues de l'ouest du continent : à cette fin elle crée en 1768 un fonds spécial chargé de la traduction en russe d'ouvrages littéraires et scientifiques ouest-européens ; elle favorise l'installation en Russie d'artistes européens comme Quarenghi, Falconet ou Cameron, chargés de familiariser la Russie avec un art européen d'inspiration néoclassique et d'orchestrer la rénovation architecturale de Saint-Pétersbourg.

Cette ouverture culturelle et intellectuelle à l'Europe se manifeste aussi dans le comportement de l'impératrice : cette dernière aime écrire – outre ses *Mémoires*, on lui doit plusieurs essais historiques et des pièces de théâtre –, et elle entretient une correspondance suivie avec Diderot, Voltaire et, comme je l'ai déjà noté, avec le baron Grimm. Toutefois, il convient de ne pas se méprendre sur le sens de ces échanges littéraires : s'ils témoignent de l'ouverture sincère de Catherine II à l'Europe des Lumières, ils visent aussi à faire la démonstration éclatante de l'européanité de la Russie et à donner de la souveraine l'image d'un monarque moderne, ouvert et cultivé, en rupture totale avec l'héritage « barbare » des XVII^e et XVII^e siècles. C'est ce souci de sa propre image

qui explique son geste spectaculaire et généreux à l'égard de Diderot : elle racheta sa bibliothèque tout en lui laissant jusqu'à sa mort la jouissance des ouvrages.

En 1777, Catherine II qui s'est inscrite depuis 1762 dans la continuité de l'œuvre entreprise par Pierre le Grand, s'est donc efforcée de favoriser l'émergence d'une Russie plus moderne, mieux administrée et plus tolérante, influencée par l'esprit des Lumières. Il convient cependant de ne pas exagérer l'ampleur des changements apportés car le bilan des quinze premières années de règne fait apparaître l'attachement de Catherine II au régime autocratique et son refus de concéder la moindre parcelle de son pouvoir, tout particulièrement à son fils Paul.

Un pouvoir autocratique exercé sans partage

Dès les années 1760-1770, l'État russe s'est effectivement ouvert aux Encyclopédistes du XVIII^e siècle, mais, en 1777, l'influence politique des Lumières reste très limitée et les fondements autocratiques de l'État ne sont pas remis en cause. De fait, les réformes législatives initialement encouragées par Catherine II ont vite fait long feu : en témoigne l'échec de la Commission législative. De surcroît, les quelques explosions de mécontentement populaire qui ont pu voir le jour ou les attaques qui ont cherché à secouer la tutelle autocratique ont été réprimées de manière systématique et brutale.

En 1770, le pays est atteint par la peste ; au printemps 1771, Moscou est à son tour gagnée par le fléau qui tue près de 400 personnes par jour au début de l'été. L'incapacité du pouvoir à endiguer l'épidémie – qui fera près de 130 000 morts rien qu'à Moscou – entraîne la colère de la population et bientôt son soulèvement. Loin de chercher à temporiser, Catherine II charge Grégoire Orlov de ramener l'ordre par la force. Ce sera chose faite dès le mois de septembre, tandis que l'épidémie commencera à refluer à partir du mois suivant.

De même, Catherine II se montrera très dure lors de la révolte fomentée et dirigée à partir de 1772, par Emilian Pougatchev, un Cosaque du Don. Alors âgé de trente ans, Pougatchev prétend

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN EMPEREUR

être le tsar Pierre III (que Catherine II a fait déposer et assassiner) et se pose en représentant du pouvoir légitime face au pouvoir usurpé de Catherine; pendant plus de deux ans il défie l'impératrice en levant une armée de Cosaques, de serfs en fuite et d'ouvriers de l'Oural, et, en appelant à la restauration d'une monarchie plus juste et à l'abolition du servage, il menace sérieusement les fondements de l'empire. Mais, trahi par des proches en septembre 1774, Pougatchev est finalement livré au général Alexandre Souvorov. Sa mort atroce – il périt décapité sur une place de Moscou en janvier 1775 –, ainsi que la normalisation sévère à laquelle l'Oural se trouve soumis, témoignent du caractère impitoyable d'un régime qui passe alors outre aux valeurs et aux pratiques humanistes prônées par les Lumières.

L'ouverture à l'esprit et à l'Europe des Lumières n'a pas davantage ébranlé l'ordre social : certes, Catherine II a bien tenté au début de son règne de promouvoir une réflexion sur le servage, mais, très vite, l'hostilité farouche de la noblesse à toute évolution de la condition des serfs et la conviction rapidement acquise que la Russie n'était pas encore mûre pour une réforme d'une telle envergure l'en ont dissuadée. Entre 1762 et 1777, la condition des paysans asservis n'a cessé de se dégrader. Or, ce bilan suscite des interrogations de la part du grand-duc Paul qui, tenu à l'écart par sa mère, entretient avec l'impératrice des relations difficiles.

Paul est né en septembre 1754, sous le règne de sa grand-tante Élisabeth I^{re 6}, alors que le grand-duc Pierre Fiodorovitch, neveu d'Élisabeth et héritier du trône, et la grande-duchesse Catherine Alexeïevna étaient mariés depuis neuf ans. La rumeur affirme vite que l'enfant n'est pas celui de Pierre⁷, mais plus vraisemblablement celui de Serge Saltykov, le chambellan du grand-duc ; Élisabeth, qui veut assurer la pérennité de la dynastie, ferme les yeux sur l'affaire, fait célébrer la naissance du futur empereur par des fêtes magnifiques et des bals masqués à la Cour et, dès les premières heures de l'enfant, l'enlève à ses parents pour veiller elle-même à son éducation. Pierre et Catherine ne seront autorisés à revoir leur fils que quarante jours après sa naissance et ils ne le verront que trois fois durant les six premiers mois de son existence.

Sur la petite enfance de Paul veillent, nombreuses, des nourrices, des bonnes et des gouvernantes. À partir de 1760, Élisabeth confie la supervision de son éducation au comte Nikita Panine, promu tuteur principal de l'enfant. Doté de différents professeurs de grand renom, Paul apprend les Écritures, le russe, le français, l'allemand, l'histoire, la géographie, l'arithmétique et la physique; il se montre, au fil des années, un élève vif mais pas très appliqué. Élisabeth, qui veut très tôt le familiariser avec l'exercice du pouvoir, le contraint à assister aux audiences des ambassadeurs étrangers et Paul n'est que rarement autorisé à jouer avec des enfants de son âge. Il n'a pas d'amis hormis Alexandre Kourakine, neveu du comte Panine, et André Razoumovski⁸, et ne peut rencontrer ses parents qu'une fois par semaine.

Petit, Paul était « beau et si beau qu'on voyait dans la galerie du comte de Stroganov son portrait à l'âge de sept ans, en grand costume de l'ordre, à côté de celui de l'empereur Alexandre au même âge et dans le même costume et qu'il ne manquait pas d'arriver que les étrangers demandaient pourquoi le comte Stroganov avait là deux fois le même portrait⁹ ». Mais en 1764-1765, l'enfant est victime d'une variole qui lui laisse le visage boursouflé et marqué de cicatrices. Son humeur s'en ressent : les phases d'abattement et de repli alternent désormais avec les crises de colère et d'agitation.

Le 25 décembre 1761, la mort d'Élisabeth fait du grand-duc Pierre le nouvel empereur. Pierre III adopte d'emblée des mesures populaires, parmi lesquelles il faut évoquer la disparition de la chancellerie secrète – police arbitraire terriblement redoutée –, la réduction de l'impôt sur le sel et l'autorisation accordée aux vieux-croyants exilés par sa tante de revenir à Moscou et d'y pratiquer librement leur foi. Il sécularise les biens des monastères, faisant ainsi de milliers de serfs très durement traités, des paysans d'État au sort plus clément. Mais s'il est ambitieux sur le plan social, Pierre III se montre maladroit, voire provocant à l'égard de l'armée : germanophile, il entreprend des négociations pour mettre fin à la guerre russo-prussienne et annonce son intention de restituer les territoires conquis au moment même où l'armée russe, victorieuse, progresse en Prusse orientale ; fait plus grave,

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN EMPEREUR

il ne tarde pas à envisager, avec le soutien de Frédéric II de Prusse, une guerre contre le Danemark visant à récupérer le Schleswig, ancienne possession de son Holstein natal. Le 11 juin 1762, la signature d'une alliance diplomatique et militaire avec la Prusse porte le mécontentement de l'armée à son paroxysme.

C'est dans ce climat de tension que Catherine, inquiète pour son avenir et la survie de Paul – Pierre III, qui ne s'est jamais soucié de celui qu'il sait n'être pas son fils, ne l'a pas mentionné dans le manifeste proclamé lors de son accession au trône –, décide de recourir à un coup de force militaire. Loin de se contenter d'une régence, comme l'espérait le comte Panine qui l'a soutenue dans son entreprise, Catherine choisit d'exercer pleinement son nouveau pouvoir et de se faire couronner, ce qui assure à son règne la légitimation de l'Église. Le 28 juin 1762, au lendemain du coup d'État, Paul prête serment de fidélité à la nouvelle impératrice qui en fait ce jour-là son héritier; pourtant, le petit garçon de sept ans, qui se tient raide et intimidé dans la cathédrale de Kazan où se déroule la cérémonie, ne connaîtra guère la tendresse maternelle, grandissant loin de l'impératrice.

Paul réside à quatre kilomètres de Tsarskoïé Selo. Deux fois par semaine, le matin, il rend visite à sa mère, accompagné par le comte Panine¹⁰. Semaine après semaine, les entretiens se ressemblent : alors que l'enfant veut plaire à sa mère, susciter sa tendresse, Catherine II se montre froide et distante, méfiante à l'égard de celui qui pourrait être l'instrument d'un complot destiné à se débarrasser d'elle. Dans ses *Mémoires secrets sur la Russie*, le colonel Charles François Philibert Masson, futur poète, qui vit en Russie de 1787 à 1797¹¹ et deviendra secrétaire du grand-duc Alexandre, porte un jugement extrêmement sévère sur le comportement de Catherine II à l'égard de son fils :

Il annonçait dans son enfance des qualités qu'elle a étouffées par ses mauvais traitements ; il avait de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sentiments d'ordre et de justice : tout a péri, faute de développement. Elle a moralement tué son fils après avoir longtemps balancé si elle devait effectivement s'en défaire. Sa haine contre lui est la seule preuve qu'il est le fils de Pierre III ; et cette preuve est de grand poids. Elle ne pouvait le souffrir, le tenait loin d'elle, l'environnait

MONSIEUR ALEXANDRE ET LA GRANDE CATHERINE

d'espions, l'humiliait en tout et, pendant que ses favoris plus jeunes que son fils gouvernaient la Russie et nageaient dans les richesses, il vivait retiré, insignifiant et manquant du nécessaire¹².

Cependant, Paul reste toujours destiné au trône de Russie et c'est à cette fin que Catherine II continue de parfaire son éducation : à partir de quatorze ans, on lui enseigne la politique, qui le laisse de marbre, et les questions militaires, qui le passionnent, au grand dam du comte Panine, soucieux de voir son élève s'intéresser à la gestion de l'État. Pour ses dix-huit ans, le 20 septembre 1772, Catherine lui offre le poste d'amiral de la flotte russe et le fait colonel d'un régiment de cuirassiers¹³; mais, contrairement aux attentes de Panine, elle ne cède à Paul aucune parcelle de son pouvoir et redoute même la popularité du jeune homme. Perçu comme « russe » alors que Catherine fait figure d'étrangère, Paul commence en effet à cristalliser des espérances parmi les écrivains critiques à l'égard du régime de Catherine et proches de Panine, comme Fonvizine et Soumarokov, ainsi que dans les milieux militaires : en 1772, une première tentative de conspiration se dessine en faveur de Paul au sein du régiment Préobrajenski et, un an plus tard, un nouvel embryon de complot se forme; toutes deux déjouées, ces tentatives n'en suscitent pas moins une méfiance croissante de l'impératrice à l'égard de son fils¹⁴.

Dans le même temps, pour assurer la solidité et la pérennité de la dynastie, Catherine décide de marier Paul. Après de longues consultations et négociations débutées en 1768, son choix se porte finalement sur Wilhelmina, fille du Landgrave de Hesse-Darmstadt; le 29 septembre 1773, Paul épouse la jeune princesse, convertie à l'orthodoxie sous le nom de Nathalie Alekseïevna.

À cette date, Paul, heureux de son mariage mais très choqué par l'ampleur de la révolte de Pougatchev, commence à s'intéresser aux questions politiques et souhaite agir pour le bien de l'État. En 1774, avec l'aide du comte Panine et du frère de ce dernier le feld-maréchal Pierre Panine, qui envisagent même un complot pour porter Paul au pouvoir¹⁵, le jeune homme rédige un texte intitulé *Réflexions sur l'État en général* au moment même

où Catherine II achève de mettre en place sa réforme de l'administration provinciale. Or, d'entrée de jeu, Paul affirme dans son mémoire des thèses qui vont à l'encontre des pratiques de Catherine II. Il se déclare d'une part en faveur d'un pouvoir impérial qui, sous le regard du sénat¹⁶ dont les attributions seraient renforcées, pourrait évoluer vers un pouvoir constitutionnel, d'autre part, en faveur de la paix et du développement intérieur du pays : à ses yeux l'Empire doit en finir avec ces guerres interminables qui l'épuisent ; et à l'avenir il ne faudra conduire que des guerres défensives ; à cette fin, des forteresses devront être érigées le long des frontières; leur commandement et leur organisation seront confiés à des troupes locales, qui se défendront d'autant mieux qu'elles défendront leur sol. L'armée sera composée de volontaires, recrutés en priorité parmi les fils de soldats. Les droits et les devoirs des soldats seront édictés par des règlements précis et les régiments, soumis à une discipline et à un ordre irréprochables. Ce texte, qui résonne vite comme une critique tant à l'encontre de l'absolutisme de Catherine que de la ruineuse politique expansionniste qu'elle mène au mépris des conditions de vie du peuple, conforte encore un peu plus l'impératrice dans sa défiance à l'égard de Paul. Et alors même qu'elle ne cesse de couvrir le prince Potemkine, son amant depuis 1774, de prérogatives politiques, d'honneurs et de cadeaux, Catherine II continue de maintenir son fils à l'écart du pouvoir.

Isolé, traité avec dédain par sa mère, Paul subit bientôt une nouvelle tragédie personnelle car, le 15 avril 1776, Nathalie meurt en couches. Désireuse de le remarier au plus vite alors que son fils se montre inconsolable, Catherine recourt à un stratagème cynique voire cruel en dévoilant, lettres à l'appui, que la grande-duchesse Nathalie était la maîtresse de l'ami d'enfance de Paul, le comte André Razoumovski. Douloureusement atteint dans ses sentiments amoureux et amicaux, Paul accepte peu après, en présence du grand Frédéric de Prusse, d'épouser le 26 septembre 1776 la jeune princesse Sophie-Dorothée de Wurtemberg, convertie et baptisée sous le nom de Maria Fiodorovna. Mais Paul se remettra mal d'un traumatisme qui le laisse démuni et empli d'amertume, tandis que Catherine II affiche de plus en

MONSIEUR ALEXANDRE ET LA GRANDE CATHERINE

plus ouvertement son mépris à l'égard de celui qu'elle juge à la fois dangereux pour elle et intellectuellement limité.

En décembre 1777, lorsque « Monsieur Alexandre » naît de l'union de Paul et de Maria Fiodorovna, tous les ingrédients d'un conflit politique et familial sont donc en place. Et c'est dans ce climat très tendu que l'enfance du grand-duc va se dérouler.

« Un porteur de couronne en herbe »

Dès la naissance de l'enfant, alors même qu'elle a souffert d'avoir été privée par l'impératrice Élisabeth de son fils Paul dès sa naissance, Catherine II retire Alexandre au couple grand-ducal, au motif que Maria Fiodorovna et Paul, trop jeunes – il est alors âgé de vingt-trois ans et son épouse de dix-huit –, sont incapables de prendre en charge le bien-être et l'éducation d'un futur empereur.

La rupture n'est pas aussi radicale que celle dont Catherine et son fils avaient été victimes, car Alexandre conserve des liens avec ses parents : il leur rend de temps en temps visite, et, dès qu'il est en âge de le faire, il leur écrit. Enfantines et plutôt sommaires, les lettres d'Alexandre¹⁷ qui, jusqu'en 1790-1792¹⁸, ont été écrites sous le regard sinon sous la dictée de ses précepteurs, manquent singulièrement de chaleur et de spontanéité¹⁹; mais, par leur existence même, elles contribuent à entretenir une petite flamme d'amour filial. De surcroît, Catherine II se montre généreuse avec le jeune couple : à la naissance d'Alexandre, elle lui offre une rente confortable et un domaine de 362 dessiatines - un peu moins de 400 hectares – afin qu'il y fasse construire un palais résidentiel à son goût. Ce sera le château de Pavlovsk, à la conception et à l'aménagement desquels Maria Fiodorovna consacrera une immense énergie. Mais il n'en reste pas moins que, privés de leur fils, les parents d'Alexandre ne sont que les témoins silencieux et impuissants d'une petite enfance exclusivement régie par Catherine II au gré de ses valeurs et de son humeur.

La grand-mère et son petit-fils

Dès ses premiers mois, Alexandre occupe une place majeure dans les préoccupations et l'emploi du temps de Catherine II et au fil des années, celui qu'elle appelle « le porteur de couronne en herbe²⁰ » devient l'objet quasi exclusif de sa tendresse et de son émerveillement.

Forte des théories de Rousseau et de Pestalozzi qu'elle a lues et continue de lire²¹ pour jouer au mieux son rôle de grand-mère, Catherine se pique très vite d'édicter des principes de puériculture qu'elle met en pratique dans l'éducation d'Alexandre. Elle dote son petit-fils d'une gouvernante russe, la générale Sophie Benckendorff, et d'une bonne anglaise, Prascovie Gessler qui, à la demande expresse de l'impératrice, habitue le bébé à dormir, fenêtres ouvertes, non dans un berceau mais dans un petit lit de fer protégé par une balustrade et garni d'austères coussins de cuir. Chaque matin, dans une chambre dont la température ne dépasse pas 13 à 14 degrés R, on lui donne un bain ou une douche d'eau froide : pour Catherine, il s'agit de l'élever « à l'antique », de manière spartiate, afin de le rendre plus résistant, au grand dam de Maria Fiodorovna que ces méthodes inquiètent.

L'impératrice va jusqu'à concevoir la garde-robe d'Alexandre et elle fait ici preuve d'une grande modernité. Dans une lettre à Grimm, elle décrit avec fierté le vêtement pratique et confortable qu'elle a inventé pour son petit-fils, allant jusqu'à accompagner son explication d'un petit croquis :

Mais puisque vous me parlez de Monsieur Alexandre [...] voici comme il est habillé depuis le sixième mois de sa vie : tout cela²² est cousu ensemble et se met tout d'un coup et se ferme par-derrière avec quatre ou cinq petits crochets ; à l'entour de l'habit, il y a une frange, et cela habille parfaitement bien ; le roi de Suède et le prince de Prusse ont demandé et obtenu un modèle de l'habit de Monsieur Alexandre. À tout cela il n'y a aucune ligature, et l'enfant ignore presque qu'on l'habille : on lui fourre les bras et les pieds dans son habit à la fois, et voilà qui est fait ; c'est un trait de génie de ma part que cet habit, que je n'ai pas voulu que vous ignoriez²³.

Jour après jour, semaine après semaine, Catherine observe, consigne et commente avec précision le développement physique

et intellectuel du bambin. Elle en scrute les moindres progrès et, dans sa correspondance avec Grimm, rend compte du plus infime changement avec force détails à un interlocuteur pourtant plus à l'aise avec les questions politiques et littéraires de son temps qu'avec les arcanes de la psychologie enfantine. Sa tendresse pour Alexandre ne cesse de grandir ; elle cultive avec bonheur l'art d'être grand-mère tout en se flattant – on reconnaît là la nature égocentrique de Catherine – d'exercer une forte influence sur l'enfant et d'en faire ce qu'elle veut. À la fin du mois de mai 1779, alors qu'Alexandre a près de dix-huit mois, elle écrit ainsi :

Mais savez-vous qu'en me parlant de Monsieur Alexandre, vous me prenez par mon faible? Je vous ai dit ci-devant que c'était un prince qui se portait bien, mais présentement, c'est bien autre chose : il commence à montrer une intelligence singulière pour un enfant de cet âge; j'en raffole, et ce marmot passerait sa vie avec moi si on le laissait faire. Il est d'une humeur toujours égale, parce qu'il se porte bien, et cette humeur consiste à être toujours gai, accueillant, prévenant, ne craignant rien et beau comme les amours. Cet enfant fait les délices de tout le monde, et en particulier de moi ; je puis faire de lui ce que je veux ; il marche seul ; quand il fait des dents, la douleur même ne change point son humeur; en riant, en folâtrant, il montre la douleur qu'il sent ; il comprend tout ce qu'on lui dit ; par signes et par sons, il s'est formé un langage à lui très intelligible. La musique la plus gaie est celle qui lui plaît le plus. Paisiello vous dira quel rôle il joue au concert qu'il arrange et dérange quelque fois à sa façon, et comment il vient les prier de lui jouer toute sorte d'airs qui lui plaisent, après quoi il les en remercie à sa façon²⁴.

Au fil des mois, Alexandre occupe une place grandissante dans l'emploi du temps de Catherine II et des rites quotidiens s'installent entre la grand-mère et son petit-fils :

Je législate le matin ; puis le courant ; à dix heures et demie, Monsieur Alexandre ; tout en m'habillant, on dit que j'en façonne un drôle de corps qui fait tout ce que je veux, et qui est gai et aimable autant que son âge le permet ; on me l'avait gâté pendant quatre jours que je ne l'avais pas vu, mais tout est réparé au contentement très marqué de papa et maman (ah ce n'est pas peu de chose), qui n'en peuvent pas venir à bout. Je vous l'ai déjà dit, et je le répète, je raffole de ce marmot. Nous faisons tous les jours des connaissances nouvelles, c'est-à-dire que de chaque jouet nous en faisons dix ou douze, et c'est à qui des deux développera le plus son génie ; c'est extraordinaire comme nous devenons industrieux. Qu'en pensez-vous ? [...] Dame nature nous a rendu robuste et intelligent ; tout

le monde crie au miracle de grand'maman, et ce n'est qu'un cri que nous continuons de jouer ensemble. L'après-dîner mon marmot revient autant de fois qu'il veut, et il passe ses trois à quatre heures par jour dans ma chambre, souvent sans que je m'en occupe; s'il s'ennuie, il s'en va mais cela ne lui arrive guère²⁵.

Le 27 avril 1779, Maria Fiodorovna donne naissance à un second garçon que Catherine décide de prénommer Constantin, un choix qui ne tardera pas à résonner comme un manifeste géopolitique et reflète la volonté impériale de placer son second petit-fils sur le trône de Constantinople²⁶. Désormais, les deux garçons seront élevés ensemble, confiés aux mêmes nourrices et aux mêmes bonnes ; Catherine garde néanmoins pour l'aîné une tendresse particulière et continue de l'éduquer elle-même, selon des méthodes qu'elle invente et met en pratique : en juillet 1779, elle entreprend de lui apprendre les lettres de l'alphabet, et dix mois plus tard, en mai 1780, elle a confectionné à son intention un petit abécédaire agrémenté de courtes maximes :

Il faudra que vous me permettiez de parler d'autres choses, comme par exemple de vous instruire que depuis deux mois, tout en législotant, j'ai entrepris pour mon amusement, à l'usage de Monsieur Alexandre, un petit a b c de maximes, qui ne se mouche pas du pied. Tous ceux qui voient cela, en disent tout le bien possible et ajoutent que c'est bon pour petits et pour grands aussi. Cela commence par lui dire au nez qu'il est marmot né nu, comme la main qui ne sait rien, que tous les marmots naissent ainsi, que par la naissance tous les hommes sont égaux²⁷, que par l'étude ils diffèrent entre eux infiniment, et puis de maxime en maxime²⁸, enfilées comme des perles, nous allons de chose en chose. Je n'ai que deux buts en vue, l'un d'ouvrir l'esprit à l'impression des choses, l'autre d'élever l'âme en formant le cœur. Mon a b c est farci d'estampes, mais tout cela est frappant et portant au but ; tout le monde, papa et maman même, disent que c'est bon²⁹.

Dans le même temps, toujours sous l'influence des théories de Rousseau, Catherine a à cœur d'éveiller ses petits-fils à des activités manuelles et physiques en harmonie avec la nature : dès l'âge de trois ou quatre ans, Alexandre et Constantin se métamorphosent tour à tour en jardiniers³⁰, bûcherons et menuisiers...

Au fil de ces premières années, l'influence de Catherine sur ses petits-enfants est d'autant plus grande et exclusive que, pendant plus d'un an, du 19 septembre 1781 au 20 novembre 1782,

à la demande de l'impératrice, Paul Petrovitch et Maria Fiodorovna accomplissent incognito, sous les noms de comte et comtesse du Nord, un grand tour en Europe à l'instar du grand tour que tout aristocrate russe de la seconde moitié du XVIII^e siècle, soucieux de parfaire son savoir culturel et politique, se devait d'effectuer en terre européenne. En leur absence puis à leur retour, Catherine veille sans partage sur la prime éducation donnée à ses petits-fils, tout en continuant à régir, aussi énergiquement, le gouvernement de son empire : en 1783, poussée par son favori et chambellan, le prince Potemkine, elle s'engage dans une nouvelle épreuve de force avec l'Empire ottoman qui conduit à l'annexion de fait de la Crimée et permet désormais à la Russie de contrôler les deux rives de la mer d'Azov. Ne rêve-t-elle pas d'offrir le trône de Constantinople au petit Constantin?

En juillet 1783, Maria Fiodorovna donne naissance à sa première fille, Alexandra, dite Alexandrine. Pour saluer cette naissance, Catherine II se montre de nouveau très généreuse en offrant aux jeunes parents le palais de Gatchina qu'elle vient de racheter aux héritiers de son ancien favori Grégoire Orlov. Mais cette fois, elle ne se soucie pas de soustraire la petite fille à ses parents ; comme ses cinq sœurs³¹, Alexandra sera élevée par ses père et mère : pour Catherine, le sort de ses petites-filles ne présente qu'un intérêt relatif, comme elle l'exprime très franchement dans une lettre à Grimm datée d'août 1783 et rédigée à Tsarskoïé Selo :

Ma kyrielle est augmentée ces jours passés d'une demoiselle qui en honneur de monsieur son frère aîné a été nommée Alexandrine³²; à dire la vérité, j'aime infiniment mieux les garçons que les filles. Les miens sont parfaitement bien portants, courant, sautant, adroits, lestes, résolus, ramant sur des nacelles et les conduisant à merveille sur des canaux où il y a un pied d'eau, et Dieu sait tout ce qu'ils font: ils lisent, écrivent, dessinent, dansent, le tout de leur propre volonté³³.

Veillant dès leur plus jeune âge sur l'éducation donnée aux grands-ducs, Catherine entreprend bientôt de les doter d'un savoir plus structuré et plus systématique : pour ce faire, fidèle à son esprit méthodique et à sa volonté de tout régir, elle rédige à

leur intention un plan d'éducation largement inspiré des écrits de Locke et de Rousseau.

Elle l'achève en mars 1784³⁴ et le remet sous la forme d'« instructions composées pour la gouverne de Nicolas Saltykov³⁵ », à celui qui, désormais promu « grand maître » des grands-ducs, est chargé de veiller à leur bon développement physique et intellectuel.

Écrit en russe, organisé en grands chapitres thématiques, le plan traite successivement de la santé et de l'habillement (chapitre I), de la nécessité et des moyens à requérir pour inciter les enfants à faire le bien (chapitre II), de la vertu et des valeurs chrétiennes qu'il convient de leur inculquer (chapitre III), de la politesse (chapitre IV) et de son usage dans les relations avec les adultes et en société (chapitre V), des disciplines à leur enseigner et des méthodes d'apprentissage à utiliser (chapitre VI), avant d'édicter un règlement auquel les enfants devront se conformer dans les relations avec leurs différents surveillants, professeurs et gouverneurs.

Catherine apporte à la préparation de ce texte un soin méticuleux et dans les moindres détails de la vie quotidienne des enfants, elle « légifère », édicte, prescrit ou interdit. Le chapitre consacré à la santé, aux soins et à la nourriture est, de ce point de vue, particulièrement représentatif.

En ce qui concerne l'habillement : « Quelle que soit la saison, pas de trop chauds vêtements, la poitrine ne devra pas être comprimée. Habillement aussi simple et léger que possible. » Quant à la nourriture, l'impératrice prescrit une alimentation simple et frugale :

Sans épices ni racines échauffantes et sans beaucoup de sel. Quand Leurs Altesses voudront manger entre le dîner et le souper, qu'on leur donne un morceau de pain. Le vin est défendu, à moins d'une ordonnance de médecin.

En été, on peut servir, pour le déjeuner ou bien entre le dîner et le souper, des cerises, des fraises, des groseilles, des pommes et des poires bien mûres. [...]

Qu'on ne les engage pas à manger ou à boire quand elles n'en éprouvent pas le besoin. Qu'elles ne boivent pas quand elles sont en transpiration ou échauffées. Si elles sont en transpiration qu'elles ne boivent qu'après avoir mangé un morceau de pain.

S'arrêtant ensuite à l'hygiène de vie des grands-ducs, Catherine insiste sur la nécessité d'aérer leurs appartements « en hiver au moins deux fois dans la journée, par les vasistas ouverts », de laisser les enfants « au grand air le plus souvent, hiver et été, à moins que cela ne nuise à leur santé » et d'éviter autant que possible « qu'ils ne se tiennent en hiver près du feu » sachant que « leurs appartements ne seront chauffés que jusqu'à treize ou quatorze degrés Réaumur ». Ils devront « coucher sur des matelas, non sur des duvets, et sous des couvertures légères, en été de simple perse, doublées d'un drap de lit, ouatées en hiver. Ils dormiront la tête découverte et aussi longtemps qu'elles [Leurs Altesses] voudront, puisque le sommeil fait du bien aux enfants ; mais comme il est sain de se lever de bonne heure on habituera. en conséquence, Leurs Altesses à se coucher de bonne heure. Passé les sept ans, huit à neuf heures de sommeil suffisent à ce qu'il paraît. »

Enfin, il conviendra d'inciter les petites Altesses à jouer ou à étudier mais à ne « jamais rester oisives. Si elles ne jouent ni n'étudient, on entamera avec elles quelque entretien conforme à leur âge et à leur intelligence et qui soit propre à augmenter leurs connaissances ».

L'on trouve donc dans ce premier chapitre une synthèse entre le modèle spartiate, fait d'endurance et de frugalité, que Catherine s'est efforcée de mettre en pratique dès la naissance d'Alexandre, et des prescriptions pédagogiques plus modernes : ainsi de l'importance qu'elle accorde au jeu « car le mouvement développe le physique et l'intellectuel des enfants » et au sommeil.

Les chapitres II et III s'attachent ensuite à la conduite des enfants et aux traits moraux qu'il convient d'encourager ou au contraire de réprouver chez eux. L'affabilité, l'indulgence, l'honnêteté et le goût de la justice – y compris dans les jeux et les plaisanteries – devront être prônés, tandis que « l'orgueil, l'impudence, la présomption, la dissimulation sont insupportables » et par là même à punir.

La vertu chrétienne et « la vraie connaissance de Dieu, le créateur du visible et de l'invisible, dont dépend notre bonheur,

à l'amour duquel nous devons tout le bien que nous possédons, qui mérite toute notre adoration par nos œuvres et la prière, comme l'être le plus parfait » sont des qualités essentielles qui seront enseignées par « le protoprêtre de Sainte-Sophie, Somborski ». Mais l'on enseignera aussi aux grands-ducs « une obéissance absolue envers nous et notre pouvoir impérial. Que ce qui est ordonné par la grand-maman soit exécuté sans conteste ; que ce qu'elle a défendu ne soit fait en aucune manière, et qu'il leur paraisse tout aussi impossible de l'enfreindre que de changer, d'après leur volonté, le temps qu'il fait. » Le propos est donc clair : à l'instar de tous les autres sujets de l'Empire russe, les jeunes grands-ducs devront se montrer obéissants, loyaux et fidèles.

Dans leurs jeux et distractions, il leur sera interdit de mentir et de tromper, et « de tourmenter ou de tuer d'inoffensifs animaux, tels que oiseaux, papillons, mouches, chiens, chats, pas plus que de détériorer quelque chose avec intention ; il faut, au contraire, les habituer à avoir soin du chien, de l'oiseau, de l'écureuil ou de tout autre animal qui leur appartient, et même jusqu'aux fleurs en pot, en les arrosant. Dès que ce qui leur appartient n'attirera plus leur attention on le leur ôtera, puisque tout dans la vie réclame des soins ». Enfin, il faudra « éloigner des yeux et des oreilles de Leurs Altesses tous les exemples mauvais et vicieux », interdire à quiconque de prononcer devant eux « des mots grossiers, indécents et injurieux » et développer chez les enfants la politesse à l'égard d'autrui.

Ayant ainsi édicté des instructions à caractère essentiellement moral, l'impératrice en vient dans le chapitre VI, intitulé « Instruction concernant la connaissance à acquérir », à des considérations plus proprement pédagogiques. La finalité des études et le devoir qui sera assigné aux précepteurs, « c'est d'enseigner à leurs élèves la politesse, des notions saines sur les choses, une bonne conduite à chaque occasion, des principes de vertu, l'obéissance envers nous, le respect envers leur père et leur mère, l'amour de la vérité, la bienveillance envers le genre humain, l'indulgence pour leur prochain ». Puis Catherine énonce les méthodes qu'elle veut promouvoir :

Les leçons ne dureront jamais plus d'une demi-heure « car il est difficile pour les enfants d'avoir de l'application » et elles s'interrompront avant qu'ils ne commencent à s'ennuyer. Aucune contrainte ne sera exercée à l'encontre des élèves pour les sommer d'étudier, aucun reproche ne leur sera fait au cours de l'apprentissage mais on leur prodiguera des éloges dès lors qu'ils obtiendront de bons résultats. Les précepteurs devront se montrer patients et d'humeur égale car « la peur n'enseigne pas. On ne peut faire entrer l'instruction dans une âme obsédée de crainte, pas plus qu'on ne peut écrire sur une feuille de papier qui tremble ». En monarque éclairé du XVIII^e siècle, Catherine croit à la vertu de la pédagogie et non à la contrainte.

De surcroît, il s'agira d'enseigner aux enfants les langues étrangères, dont le français, l'allemand et le grec ancien, mais il convient « qu'avant tout ils n'oublient point la langue de leur pays natal; il faut donc lire et parler avec eux le russe, et avoir soin qu'ils se rendent parfaitement maîtres de leur langue maternelle ». Ce point est évidemment très intéressant : si elle se montre ouverte à l'Occident, Catherine n'en reste pas moins attachée à donner à ses petits-fils une éducation ancrée dans la russité. Si les mathématiques, la géographie, l'astronomie et l'histoire seront enseignées, les enfants devront dans leur emploi du temps quotidien, consacrer plusieurs heures à leur connaissance de la Russie. Cela se fera de manière concrète à partir de cartes géographiques et géologiques qui permettront de découvrir ses territoires, ses ressources, ses cours d'eau, sa population et ainsi de suite... Enfin, l'on encouragera les élèves à avoir des activités physiques, comme l'équitation, la natation, la voltige, l'escrime, le tir à l'arc et la lutte, et à se consacrer au travail manuel s'ils le souhaitent mais on proscrira la musique et la poésie, jugées inutiles.

L'éducation des deux jeunes grands-ducs, telle que la prônait Catherine II dans son plan d'études rédigé à destination du général Saltykov, visait donc à faire d'eux des chrétiens vertueux, obéissants à l'égard du pouvoir impérial, cultivés et ouverts sur le monde extérieur mais très au fait des réalités russes et d'une moralité irréprochable. Ce programme apparaissait comme particulièrement ambitieux et appelait pour sa mise en œuvre une

organisation spécifique et des capacités notables. Dans sa lettre à Grimm du 28 mars 1784 dans laquelle Catherine II lui annonce qu'elle a composé « une belle instruction pour l'éducation de Messieurs Alexandre et Constantin, que je vous enverrai dès que j'en aurai une traduction raisonnable », l'impératrice confie qu'elle attend beaucoup de ce modèle éducatif compte tenu des qualités précoces affirmées par l'aîné de ses petits-enfants :

M. Laharpe va être un de ceux qui seront mis auprès du dit Monsieur Alexandre avec ordre exprès de parler avec lui français; un autre a la commission de parler allemand; l'anglais, il le parle déjà; enfin nous allons en avant notre petit train, comme nous pouvons. Monsieur Alexandre, en toute chose, pour la grandeur, pour la force, pour l'intelligence, pour l'amabilité, pour les connaissances, est fort au-dessus de son âge; cela deviendra, selon moi, un excellentissime personnage, pourvu que la secondaterie³⁶ ne me retarde point ses progrès³⁷.

Qu'en a-t-il été dans la réalité ? Les aspirations de Catherine ont-elles été satisfaites ? Les promesses du plan ont-elles été tenues ?

L'éducation et la formation d'Alexandre

En 1783-1784, Alexandre et Constantin atteignent respectivement l'âge de six et cinq ans. Pour mener à bien le plan ambitieux qu'elle s'est fixé, Catherine remplace les nourrices et les bonnes qui entouraient les bambins depuis leur naissance par un personnel exclusivement masculin.

En mars 1784, le comte Nicolas Saltykov, feld-maréchal et ministre de la Guerre, est nommé « grand maître » des grands-ducs : c'est lui qui a la charge de diriger l'ensemble du personnel affecté à l'éducation des enfants. Il est secondé par le général Protassov, gouverneur particulier d'Alexandre, et par le baron Osten-Sacken, gouverneur particulier de Constantin. Aux côtés de ces trois hommes, plusieurs professeurs, dont certains très renommés, sont appointés pour dispenser un enseignement plus spécifique. Charles François Philibert Masson enseigne les mathématiques et Georg-Wolfgang Kraft, la physique. L'homme de lettres Michel Mouraviov³⁸ a la charge des cours de russe,

d'histoire et de littérature et il revient à l'explorateur Pallas d'enseigner la géographie et les sciences naturelles. Enfin, les enfants reçoivent aussi des leçons d'allemand, un enseignement de français – dispensé par le Suisse Laharpe – et des cours d'anglais donnés par l'archiprêtre André Somborski qui, ayant vécu quatorze ans à Londres comme aumônier de la légation russe et a épousé une Anglaise, est à même de leur enseigner la langue de Shakespeare, en même temps que les Écritures.

Aux dires de plusieurs contemporains, tous les mentors choisis par Catherine II pour éduquer les grands-ducs ne sont sans doute pas à la hauteur de la tâche qui leur est assignée. Charles François Philibert Masson, qui fait alors partie de l'équipe des professeurs appointés par Catherine, portera par la suite un jugement ironique et sévère sur ses collègues et par là même, sur la responsabilité personnelle de l'impératrice dans les aléas que devait subir l'éducation des deux jeunes garçons :

Catherine composa un plan d'éducation pour ses petit-fils, comme elle avait composé une instruction pour la législation de ses peuples. Ce plan, composé de Locke et de Rousseau, comme cette instruction l'avait été de Montesquieu, de Mably et de Beccaria, fait honneur à l'esprit de cette princesse; si ce plan eut été suivi, Alexandre et Constantin Pavlovitch eussent certainement été les princes les mieux élevés de l'Europe. [...] Mais il en arriva, avec le plan d'éducation de Catherine, comme il en était arrivé avec son instruction pour le code. La rédaction des lois finit, comme nous l'avons vu, par être abandonnée à un comité d'ignorants, de bigots et de bouffons, qui heureusement ne s'assemblèrent jamais ; et l'éducation des jeunes princes fut confiée à des gens qui étaient à peine en état de lire le plan, dont ils devaient suivre la lettre et étudier l'esprit. La seule règle, qu'ils parurent y comprendre, fut celle-ci, apparemment parce qu'elle était négative: on n'enseignera aux jeunes grands-ducs ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudrait trop de temps pour y devenir habiles. Ils s'efforcèrent d'étendre cette règle à toutes les sciences³⁹.

De fait, le général Saltykov a suscité des jugements contrastés mais unanimement sévères de la part de ses contemporains. Si Masson affirme avec un certain mépris que le rôle de celui-ci fut quasiment inexistant : « Grand gouverneur des jeunes princes, sa principale occupation auprès d'eux fut de les préserver des vents coulis, et de leur entretenir le ventre libre⁴⁰ », Saltykov est au contraire décrit par la comtesse Golovine⁴¹ comme un courtisan

servile dont l'influence aurait été néfaste sur le caractère d'Alexandre:

Son instituteur le comte Saltykov, homme astucieux, fourbe et intrigant, lui dictait sans cesse une conduite, qui devait nécessairement détruire la franchise de caractère et la remplacer par une étude continuelle de ses paroles et de ses actions. Le comte de Saltykov, voulant concilier la faveur de l'impératrice et celle de son fils, engageait le jeune grand-duc à une dissimulation continuelle⁴².

Quant au prince Adam Czartoryski, il souligne, lui, l'entregent hypocrite déployé par le vieux courtisan et son rôle d'intercesseur entre Catherine et Paul :

Le comte Nicolas Saltykov, qui, subalterne du temps de la guerre de Sept ans, n'avait plus servi activement depuis lors, ce qui ne l'avait pas empêché de parvenir au plus haut grade de l'armée, était le surintendant de l'éducation des deux grands-ducs. Petit de taille, avec une grosse tête, grimacier, nerveux, et d'une santé qui exigeait des attentions continuelles, et ne pouvant porter de bretelles, ce qui l'obligeait de relever sans cesse une partie de son habillement, il passait pour le courtisan le plus délié de Russie. [...] Le comte N. Saltykov était non seulement le canal par lequel les messages et les admonitions de l'impératrice Catherine passaient aux jeunes grands-ducs; mais c'était lui aussi qui portait la parole toutes les fois que Catherine avait quelque chose à dire au grand-duc Paul. Le comte Saltykov omettait ou adoucissait ce qu'il y avait quelquefois de désagréable ou de trop sévère dans les ordres ou les reproches de l'Impératrice à son fils ; il faisait de même avec les réponses qu'il rapportait, il taisait la moitié des choses qu'on lui avait dites et modifiait le reste de manière que de part et d'autre on était satisfait, autant que la circonstance le comportait, de s'être réciproquement expliqué. Le rusé intermédiaire savait seul la vérité et se gardait bien de la dire. Il y avait peut-être du mérite à remplir ce rôle avec succès, mais il faut reconnaître qu'un homme des allures et du caractère du comte N. Saltykov était peu propre à diriger l'éducation du jeune héritier de l'empire, et à faire une impression salutaire sur son caractère⁴³.

Quoi qu'il en soit, au-delà de ces portraits peu élogieux, il convient de souligner que, malgré ses insuffisances morales et son incompétence en matière d'éducation, Saltykov saura entourer les deux enfants d'affection. Et de cette affection Alexandre lui restera redevable au point qu'en 1818, lors de sa disparition, l'empereur assistera à l'enterrement de son vieux

gouverneur et qu'il accompagnera à pied son cercueil jusqu'au cimetière.

Sévère pour Saltykov, Masson l'est tout autant vis-à-vis de Protassov, qu'il juge insignifiant et faible de caractère de manière aussi drôle que crue :

Protassov⁴⁴, gouverneur de l'aîné, eut été plus en sa place, si on l'en avait nommé l'apothicaire. Il venait chaque jour faire un rapport circonstancié à Saltykov des détails les plus insipides, et surtout du nombre de selles que le prince avait eues. Borné, mystérieux, bigot, pusillanime, il n'était point méchant; mais il se rendit ridicule aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de son élève, qui ne remarqua que son attachement pour lui et lui témoigna de la reconnaissance, tandis que le général Protassov, au dire des malins courtisans, ne méritait que du mépris⁴⁵.

En revanche, la plupart des professeurs des grands-ducs sont des hommes de talent : dans ses *Mémoires*, Masson rend hommage aux qualités pédagogiques de Kraft, de Pallas et de Laharpe. Mais il souligne aussi que les professeurs n'avaient qu'une latitude limitée et qu'ils restaient, au chapitre de la décence et de la morale, sous le contrôle étroit, voire sous la censure de Saltykov et de Protassov, comme il le rapporte dans cette amusante anecdote :

Le célèbre Pallas leur fit faire dans leurs jardins près de Pavlovski un petit cours de botanique. L'exposition du système de Linné sur les sexes des fleurs, et sur leur propagation, donna à ces jeunes gens les premières idées sur celle des hommes, et les engagea à faire une foule de questions très plaisantes et très naïves. Cela alarma singulièrement leurs gouverneurs : on recommanda à Pallas d'éluder ces détails sur les pistils et les étamines ; le cours de botanique fut même interrompu⁴⁶.

Masson salue aussi l'humanité de Somborski qu'il juge ouvert et tolérant. Mais, à le lire, l'archiprêtre qui ne porte ni barbe ni vêtements religieux, apparaît comme un original, plus préoccupé de diffuser ses connaissances en agronomie que d'enseigner la foi orthodoxe aux jeunes grands-ducs⁴⁷. De fait, Somborski ne donnera aux grands-ducs que des rudiments superficiels d'éducation religieuse, au point que, si Alexandre se plaît alors à suivre la liturgie orthodoxe et à observer les rites, il ne lit ni ne connaît les Écritures et comme il l'avouera lui-même bien plus tard, il n'est pas un croyant sincère :

Catherine était pleine de prudence et d'esprit, c'était une grande femme, et sa mémoire vit à jamais dans l'histoire de la Russie. Mais relativement à cette partie de l'éducation qui développe la vraie piété du cœur, on en était alors à la cour de Saint-Pétersbourg à peu près au même point que partout ailleurs : beaucoup de paroles, mais peu de sens ; beaucoup de pratiques extérieures, mais la sainte essence du christianisme se dérobait à nos regards⁴⁸.

Tout au long de ces années d'études, à la différence de Constantin, qui, batailleur, frondeur, donne du fil à retordre à ses gouverneurs qu'il n'hésite ni à frapper ni à mordre, Alexandre se révèle un élève plutôt assidu et plein de l'envie d'apprendre :

Kraft parlant un jour des hypothèses de quelques philosophes sur la nature de la lumière, dit que Newton avait pensé qu'elle était une émanation continuelle du soleil. Alexandre, alors âgé de douze ans, répondit : « Je ne le crois pas, car, si cela était, le soleil deviendrait tous les jours plus petit. » Cette objection, faite avec autant de naïveté que d'esprit, est en effet la plus forte que l'on ait opposée au grand Newton. Elle prouve la sagacité précoce du jeune grand-duc⁴⁹.

À la demande expresse de Catherine II, les enfants sont élevés dans la pudeur, voire la pudibonderie : l'impératrice a marqué ce principe avec force dans ses instructions à Saltykov même s'il est passablement mis à mal, on s'en doute, par la légèreté de ses propres mœurs et celles de ses courtisans. Mais il y a loin du principe à la réalité et sur ce point encore, le témoignage de Masson est aussi précieux que drôle :

Il faut savoir que Catherine avait surtout exigé qu'on entretînt ses petit-fils dans la plus parfaite ignorance sur les mystères de l'amour, se réservant elle-même de les instruire et de les faire initier lorsqu'elle voudrait les marier; mais un événement plaisant fit en partie avorter ce plan. Un jour, un lévrier des princes s'accoupla, en leur présence, avec une levrette : ils observèrent curieusement ce manège, et en demandèrent l'explication. Le général Protassov, tout effrayé, voulut en vain séparer les chiens; on sait l'obstacle physique qui les arrête. Les princes eurent donc le loisir d'examiner, et Alexandre répondit à son gouverneur qui assurait que les chiens se battaient : « Oh que non ! Oh que non ! Vous ne m'attraperez point : je vois qu'ils se marient. » Ce fut un coup de foudre pour Protassov,

dépositaire de l'innocence du prince. Il vint, tout tremblant, raconter au comte Saltykov que le pot aux roses était découvert. L'on tint conseil, et l'on prit des précautions pour que les jeunes princes n'allassent pas entretenir la grand-mère de ce qu'ils avaient vu. Elle eût été outrée de voir son plan échouer⁵⁰.

À la lueur de ces témoignages, l'on mesure à quel point la vie quotidienne des grands-ducs autant que leur développement intellectuel et psychologique sont, à partir de 1784, rythmés par les contacts permanents qu'ils entretiennent avec les gouverneurs et précepteurs appointés par Catherine. Un groupe pour le moins disparate puisque coexistent, dans l'intimité des grands-ducs, des caractères bien trempés et des hommes moins courageux, des savants à la réputation établie et des courtisans notoirement ignorants. Et les motivations qui ont guidé Catherine vers de tels choix sont pour le moins confuses. Toutefois, à partir de la seconde moitié de l'année 1784, ces disparités vont revêtir une moindre importance. À cette date en effet, Frédéric-César de Laharpe, initialement professeur de français, est élevé au rang de gouverneur principal de leurs Altesses impériales, ce qui contribue substantiellement à modifier la donne.

Nul ne devait avoir dans la vie d'Alexandre une importance aussi grande que celle du Suisse Frédéric-César de Laharpe⁵¹. En mai 1797, deux ans après que Laharpe a dû quitter la Russie, Alexandre adresse à sa belle-mère, la princesse de Bade qui est alors sur le point de rencontrer l'ancien précepteur de son gendre, une lettre très éclairante sur la gratitude et l'affection qu'il éprouve à l'égard de Laharpe :

Je vous écris, chère et bonne Maman par M. de La Harpe, mon précepteur que j'ose recommander à vos bontés comme mon ami intime et comme un homme auquel je dois tout hors la vie. Il a été auprès de moi depuis l'âge de sept ans, c'est un homme d'une intégrité et d'une probité intacte, avec cela des lumières et des connaissances peu communes. Je dois vous avouer, chère Maman, que c'est lui seul qui ne m'a jamais flatté et dont les conseils n'étaient pas fondés sur son intérêt personnel mais qui partaient réellement de l'attachement qu'il a toujours eu pour moi. Aussi ma reconnaissance est-elle sans borne pour lui. Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, chère Maman, c'est un homme auquel je dois tout⁵².

Bien des années plus tard, alors qu'il est sur le point de conquérir son titre de libérateur de l'Europe et qu'il est au sommet de sa puissance, Alexandre, présentant son ancien précepteur au roi de Prusse et à ses fils, lui rendait encore hommage à Langres en 1814 en affirmant : « Tout ce que je sais, et tout ce que, peut-être, je vaux, c'est à M. Laharpe que je le dois 53. »

Né à Rolle⁵⁴, gros bourg du pays de Vaud, en avril 1754, Laharpe est le fils d'un ancien militaire suisse de petite noblesse. Il a suivi des études au collège de Rolle, période durant laquelle il s'est passionné pour l'histoire ancienne⁵⁵, puis a achevé ses études secondaires au séminaire de Haldenstein avant d'étudier les mathématiques et la philosophie à Genève puis le droit à Tübingen. Reçu docteur en droit à l'âge de vingt ans, il s'est peu après installé comme avocat, séjournant alternativement à Berne en hiver et le reste du temps à Rolle. Mais cette vie trop paisible l'ennuie et l'esprit aristocratique du canton de Vaud, bien éloigné de l'esprit démocratique genevois, le dérange dans ses convictions républicaines. Il quitte bientôt le barreau envisageant de partir combattre en Amérique du Nord. C'est alors qu'il est approché par le baron Grimm qui lui propose en 1782 de jouer les mentors et d'accompagner en Italie, pendant un an, le jeune Iakov Lanskoï, frère cadet du favori de Catherine, et son cousin. Le jeune homme accepte aussitôt la mission, dans laquelle il voit l'opportunité inespérée de « parcourir cette belle Italie, objet de mes vœux⁵⁶ ». Au-delà de l'attrait intellectuel, artistique et financier du voyage, l'épisode s'avère décisif dans la vie de Laharpe car il s'acquitte si bien de sa tâche - « la bonne conduite, la sagesse et le bon esprit du sieur Laharpe ont si bien captivé les présents et les absents⁵⁷ », écrira l'impératrice à son sujet – que Catherine II l'invite à ramener le jeune Lanskoï à Saint-Pétersbourg et à lui rendre visite. Au début de l'année 1783, les deux hommes arrivent dans la capitale et un peu plus d'un an après, en mars 1784, le jeune Suisse est choisi par l'impératrice pour enseigner le français à l'aîné de ses petits-enfants. Mais très vite, Laharpe, ambitieux et entreprenant, aspire à des fonctions autrement plus nobles et plus importantes.

Désireux de sortir du relatif anonymat qui est le sien au milieu des autres précepteurs des grands-ducs, il rédige, trois mois

seulement⁵⁸ après sa nomination comme professeur de français, un mémoire pédagogique qu'il adresse à Catherine II par l'intermédiaire du comte Saltykov. Fort habilement et, pourrait-on dire, fort complaisamment, le texte s'inspire du plan d'éducation concocté par l'impératrice en mars 1784 pour convaincre cette dernière que l'éparpillement des savoirs est dommageable, qu'il convient de donner à l'éducation du futur empereur plus d'unité, de cohérence et que l'auteur du mémoire serait à même d'accomplir cette tâche pourtant ardue. Séduite par l'intelligence et l'ambition du projet, Catherine II en conclut aussitôt que « celui qui a composé cet écrit paraît assurément capable d'enseigner plus que la seule langue française⁵⁹ » et, dès la mi-septembre, elle fait de Laharpe le précepteur principal des grands-ducs.

Pendant plus de dix ans, de manière quotidienne, Laharpe coiffe donc l'ensemble des cours dispensés par les différents précepteurs, dont Masson, Pallas, Somborski et Kraft, tout en délivrant son propre enseignement. Mais cette tâche, comme il le reconnaît dans son récit autobiographique, n'est pas toujours aisée, Laharpe étant bien conscient de sa jeunesse et de son inexpérience : « Élevé dans la solitude, complètement étranger au grand monde, ayant plus vécu avec les livres et avec des êtres fantastiques qu'avec des hommes, je dus passer douze années à la cour sans directeurs et sans conseillers⁶⁰. »

En outre, c'est un républicain convaincu. Il prend fait et cause pour la Révolution française et en escompte beaucoup pour l'avenir de la Suisse, au moment même où Catherine renonce aux valeurs de tolérance et d'ouverture prônées dans la première moitié de son règne, et où elle commence à engager une politique répressive à l'égard des idées de liberté et de souveraineté nationale véhiculées par la Révolution française : à partir de 1789-1790, elle fait fermer les loges maçonniques tandis que plusieurs écrivains qui à l'instar de Radichtchev, dénoncent dans leurs ouvrages l'absolutisme et la cruauté du servage, sont arrêtés et emprisonnés. Or, de Russie, Laharpe ne reste pas inactif. En 1790-1791, il écrit plus de soixante pamphlets appelant ses compatriotes du pays de Vaud à se délivrer de la tutelle de Berne pour rejoindre la république de Genève ; mais, à l'automne 1791,

ces écrits destinés à ses compatriotes lui valent d'être dénoncé à Catherine par les autorités bernoises qui les ont interceptés. Sommé par l'impératrice de s'expliquer sur ces pamphlets, il lui écrit en novembre 1791 une lettre où tout en réaffirmant ses sentiments démocrates de citoyen suisse, il se défend avec force d'avoir jamais diffusé ses idées auprès des deux jeunes garçons. Convaincue de la loyauté du précepteur, l'impératrice n'attache plus d'importance à l'affaire : « Tout ce qu'elle exigea de moi fut de demeurer étranger aux affaires de la Suisse, tant que je serai à son service », rappelle Laharpe dans ses *Mémoires*⁶¹.

Toutefois, un an et demi plus tard, l'affaire est relancée et une cabale se forme à la Cour. Pour le prince de Nassau-Siegen, le comte Esterhazy dont la femme est bernoise et plusieurs émigrés français⁶² chassés par la Révolution française et réfugiés à Saint-Pétersbourg, l'éducation des grands-ducs ne peut être sans danger confiée à un républicain. La cabale déstabilise Laharpe qui subit des brimades : alors qu'à l'occasion des toutes récentes fiançailles d'Alexandre, les officiers employés à son service reçoivent avancements de grade et récompenses financières, seul Laharpe n'obtient aucune gratification. Il envisage alors de quitter la Russie mais à la fin de juin 1793, un nouvel entretien avec Catherine II, qui lui renouvelle sa confiance, le convainc de rester : « Monsieur, soyez jacobin, républicain, tout ce que vous voudrez : je vous crois honnête homme; cela me suffit. Restez auprès de mes petits-enfants, conservez-leur toute ma confiance et donnez-leur vos soins avec votre zèle accoutumé⁶³. »

À ces difficultés liées aux convictions démocratiques de Laharpe, s'ajoutent, au quotidien, de petites brimades, des vexations qu'il subit de la part d'une cour pétersbourgeoise de plus en plus hostile aux événements français, et à qui les excès de la terreur jacobine ont ôté tout goût pour la philosophie des Lumières. Parfois, Laharpe en vient à sombrer dans le découragement : « Tandis que j'étais auprès de mes élèves, peu de semaines se passaient sans que je fusse tenté d'abandonner tout, tant les obstacles, les chicanes, les dégoûts s'accumulaient sur ma route ; et le calme ne reprenait le dessus que lorsque, faisant abstraction de mes alentours, je portais mes regards vers l'avenir et fixais le but auquel se rattachaient mes travaux », écrira-t-il

bien des années plus tard, en février 1810, à son ami Stapfer⁶⁴. Mais la passion d'enseigner, l'affection croissante qui l'attache à Alexandre et l'évolution de sa vie personnelle – Laharpe épouse une Pétersbourgeoise et, par son mariage, se trouve mieux intégré à la société russe –, tout cela le convainc de rester à son poste et de relever le défi qu'il s'est fixé: inculquer à Alexandre non seulement un savoir, mais des principes et des qualités morales, façonner le futur empereur de sorte qu'il règne pour le bien de son peuple.

Comme il l'explique lui-même dans le mémoire remis à Catherine le 10 juin 178465, il ne s'agit pas pour lui de faire du futur souverain un érudit, spécialiste reconnu de tel ou tel domaine, que ce soit la physique, les mathématiques ou la philosophie, mais « un honnête homme » et un « citoyen éclairé », capable d'exercer son esprit critique et par là même d'assumer au mieux ses fonctions d'empereur. De ce point de vue, Laharpe s'inscrit donc dans le sillage des écrits de Fénelon, qui a accrédité depuis le XVIIe siècle l'idée selon laquelle tout monarque doit, enfant, se voir inculquer une éducation de qualité et des principes moraux élevés pour devenir, une fois sur le trône, un souverain exemplaire. Mais, dans le même temps, l'utilisation par le précepteur du concept de « citoyen éclairé » atteste qu'il est aussi un homme des Lumières, passionnément attaché aux idéaux de démocratie, de république, très influencé par la pensée de Rousseau et par son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.

Le 8 août 1785, dans une lettre adressée à son ami Jean Marc Louis Favre, Laharpe rend compte de la nature de son enseignement. Évoquant les cours d'histoire qu'il dispense aux jeunes grands-ducs, il précise que, ayant été amené à parler des premiers hommes, il a « insisté républicainement sur leur égalité, et après avoir montré les premiers chefs vêtus d'une peau de tigre ou de lion, assis sur la pierre au lieu du trône et habitant dans une cabane couverte de branches d'arbres, j'ai montré les mêmes hommes cessant de se croire les égaux des autres, devenus rois, non par mandement divin, mais par la grâce de Dieu qui a fait les hommes tels, que le plus fort, le plus adroit, le plus spirituel et le plus habile, croit avoir un droit décidé à s'élever au-dessus

de ses semblables et en profite chaque fois que la négligence et la patience de ceux-ci le laissent faire tranquillement. J'ai dicté à mon élève cette doctrine de dure digestion, et me suis appliqué à lui faire sentir et à le bien convaincre que tous les hommes naissent égaux, le pouvoir héréditaire de quelques-uns étant une affaire de pur accident⁶⁶ ». Le propos est bien clair : s'il se défend auprès de Catherine II de distiller à ses élèves des idées « subversives » marquées au sceau de l'idée démocratique et du républicanisme, il n'empêche que ces thèses sont bel et bien présentes dans son enseignement.

Parmi les matières qu'il enseigne, Laharpe accorde une importance cruciale à l'histoire, et en particulier à l'histoire romaine. De cette histoire qu'il transmet de manière vivante, il tire des exemples susceptibles de nourrir une réflexion morale utile au futur monarque. Au fil de ses cours, des idées fortes se dégagent : chaque homme, y compris le souverain, se doit de respecter les lois⁶⁷; la tyrannie et l'oppression d'un homme par un homme sont condamnables et « il est toujours dangereux de réduire les hommes au désespoir » ; le bon prince doit être prudent et tempéré dans ses comportements ; il doit travailler pour le bien de son peuple et ne jamais sombrer dans la paresse et l'oisiveté; il ne doit pas recourir à la torture. Ici, Laharpe quitte l'histoire antique et s'autorise une digression historique sur l'affaire Calas, qu'il expose longuement à ses élèves pour mieux rendre compte de l'engagement des philosophes des Lumières en faveur de la réhabilitation de Calas. Il écrit ainsi, dans ses notes, en aparté de son cours d'histoire romaine :

L'assassinat juridique du vertueux Calas en ce siècle par l'un des premiers tribunaux de la France a réveillé enfin l'attention générale en excitant l'indignation de toutes les âmes honnêtes. L'immortel Montesquieu et Voltaire en France, Beccaria en Italie, plusieurs autres philosophes et orateurs ont à la fin employé une éloquence égale à l'importance et à la grandeur de leur sujet, et leurs efforts généreux ont eu des succès dans plusieurs pays où la torture et les supplices barbares ont été abolis⁶⁸.

Enfin – et cette idée est évidemment une idée maîtresse dans l'enseignement de Laharpe –, la monarchie prétendue de droit divin est un leurre, imposé par les hommes pour justifier l'étendue de leur pouvoir. Il écrit ainsi dans ses notes :

N° d'édition : L.01EHBN000632.N001 Dépôt légal : octobre 2013